

691 AVRIL-JUIN 2019

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION

Le chantier du travail

Mensonge
et post-vérité





Illustration de la couverture

Lourd fardeau

© Sergey Nivens / Adobe Stock

Illustrations pleine page

p. 4 : © Mario de la Cruz, sur unsplash.com

p. 48 : Pinocchio, jouets souvenirs en bois

© Fred de Noyelle / Godong

p. 60 : © Josep Molina Secall, sur unsplash.com

p. 72 : © Illustration, Nicolas Fossati

Dos de couverture

Victor Hugo, extrait de « Melancholia »,
in *Les Contemplations*, Livre III, Paris, juillet 1838.

Poème choisi par Claudine Mussawir

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Av. du Mail 14B – 1205 Genève
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 808 04 19

Conseil de rédaction

Beat Altenbach sj, Raphaël Broquet, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal : Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI) : Frs 48.–
Europe : Frs 60.–
Autres pays : Frs 65.–
Abonnement de soutien : Frs 80.–
Prix au numéro : Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Mise en page et impression

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion



ÉDITORIAL

La Vérité du travail par Lucienne Bittar 3

TRAVAIL

ÉGLISE

De l'individu à la planète par Étienne Perrot sj 5

PSYCHOLOGIE

Numérisation libération ou esclavage ? par Aliénor de Boccard 9

POLITIQUE

Révision de la loi sur le travail par Thomas Wallimann-Saaki 12

SOCIÉTÉ

Un marché violent pour les plus fragiles
par Jean-Claude Huot 14

PHOTOGRAPHIE

L'Homo Helveticus de Didier Ruef par Céline Fossati 18

TÉMOIGNAGE

Rencontre sur le bitume avec Michel Simonet
par Lucienne Bittar 24

ÉCONOMIE

Les syndicats à l'ère du numérique par Luc Cortebeek 28

Entreprendre, sans en faire un fromage

par Myriam Bettens 33

Artisan d'art, un métier d'avenir ?

par Céline Fossati 34

ANALYSE

Les dérives de la modélisation par Jean-Nicolas Moreau 35

À l'épreuve de la génération Y par Max Lovey 40

REGARD

Colleur d'affiches, diplomate par Eugène 45

BULLSHIT

SOCIÉTÉ

C'est vrai cette foutaise ? par Sebastian Dieguez 49

MÉDIAS

What the fake ? par Antoine Droux 53

MÉDIAS

Journalistes, jusqu'au bout par Dominique von Burg 57

CULTURE

EXPOSITION

Fly to the moon par Geneviève Nevejan 61

CINÉMA

Werner Herzog par Patrick Bittar 64

ÉVÈNEMENT

Il est une foi avec Briana Berg par Patrick Bittar 68

LIBRES PROPOS

Sodome et Gomorrhe par Dominique Rey 70

LIVRES OUVERTS

72

Prière de l'artisan

Apprends-moi, Seigneur, à bien user du temps que tu me donnes
pour travailler à bien l'employer sans rien en perdre.

Apprends-moi à tirer profit des erreurs passées
sans tomber dans le scrupule qui ronge.

Apprends-moi à prévoir le plan sans me tourmenter,
à imaginer l'œuvre sans me désoler si elle jaillit autrement.

Apprends-moi à unir la hâte et la lenteur,
la sérénité et la ferveur, le zèle et la paix.

Aide-moi au départ de l'ouvrage, là où je suis le plus faible.

Aide-moi au cœur du labeur à tenir serré le fil de l'attention.

Et surtout comble toi-même les vides de mon œuvre, Seigneur!

Dans tout le labeur de mes mains laisse une grâce de Toi pour
parler aux autres, et un défaut de moi pour me parler à moi-même.
Garde en moi l'espérance de la perfection, sans quoi je perdrais cœur.

Garde-moi dans l'impuissance de la perfection,
sans quoi je me perdrais d'orgueil. Purifie mon regard :
quand je fais mal, il n'est pas sûr que ce soit mal,
et quand je fais bien, il n'est pas sûr que ce soit bien.

Seigneur, ne me laisse jamais oublier que tout savoir est vain
sauf là où il y a du travail, et que tout travail est vide
sauf là où il y a amour, et que tout amour est creux
qui ne me lie à moi-même et aux autres et à Toi, Seigneur!

Prière des copistes et enlumineurs du haut Moyen Âge, sans doute d'origine anglaise.

Éditorial

La Vérité du travail

Lucienne Bittar
rédactrice en chef

Cette édition s'attaque aux conséquences de la robotisation et du numérique sur le travail, les mentalités et, plus profondément encore, sur notre rapport à la Vérité. Mensonges, *fake news*, post-vérités... Ces termes reviennent constamment dans nos médias. Comment s'y retrouver et séparer le bon grain de l'ivraie en termes d'information ? Nous sommes entrés dans une ère où la perception du vrai se passe des faits et de la connaissance, pour se loger dans l'émotion et l'avis personnel, ré-ouvrant la voie à la rumeur et détrônant au passage les professionnels des médias. C'est le sujet de notre dossier *Bullshits*.

Mais il n'y a pas que le métier de journaliste qui soit frappé de plein fouet par la quatrième révolution industrielle. C'est tout le marché du travail qui est chamboulé. À l'occasion de son centenaire, l'OIT a lancé un vaste mouvement de réflexion sur l'avenir du travail. Convaincue que le travail vise le bien-être matériel et spirituel de l'Homme, l'institution onusienne a développé dès le départ des liens particuliers avec l'Église, puis

plus largement avec les religions. Lors d'une rencontre interreligieuse, organisée à l'OIT en février dernier par le Saint-Siège, les représentants catholiques, réformé, juif, musulman et bouddhiste ont martelé d'une même voix que le travail n'est pas un produit que l'on peut commercialiser. Au service de la cohésion communautaire et de la dignité de l'Homme, sa fonction principale - outre de permettre à ceux qui l'effectuent de gagner décemment leur vie - est la maîtrise de l'environnement et le développement de projets socio-économiques collectifs visant le bien commun.

Le cadre est posé, reste à le maintenir. Le défi tient du combat de David contre Goliath ! Auquel *choisir* apporte sa petite pierre avec ce riche dossier. La mondialisation guidée par le profit économique et associée au numérique a multiplié les nouvelles formes d'emplois, notamment informels, créant des opportunités mais aussi d'inédites souffrances et nombre d'exclus. Beaucoup parmi ceux qui ont la chance d'avoir un travail stable se plaignent de la perte de sens de leur activité. Noyés dans les normes et les procédures faisant office de nouvelle Vérité, les employés deviennent les rouages interchangeables d'une machine extrinsèque, qui musèle leur créativité et leurs talents, mais aussi leurs solidarités collectives.

Se limiter à constater le ras-le-bol ambiant est évidemment improductif. Il est encore temps de revenir à des résistances collectives organisées, pour renforcer le contrat social. Plus en amont, chacun à son niveau peut choisir d'œuvrer en faveur d'une « économie citoyenne », en favorisant, par exemple, les métiers et marchés locaux, plus écologiques et respectueux des droits humains. ■



TRAVAIL



Travail

De l'individu à la planète

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste et enseignant invité à l'Université de Fribourg

Travail: le mot reste le même, la chose est en constante transformation, au point de bouleverser la théorie comme la pratique. Réagissant aux événements politiques et sociaux, la Doctrine sociale de l'Église ne cesse de s'adapter. Chaque texte pourrait reprendre le titre de la première des grandes encycliques sociales, *Rerum novarum* (1891), littéralement: «Au sujet des choses nouvelles». Parmi ces nouveautés, le développement intégral et la financiarisation.

Traditionnellement, l'Église parle du travail en termes de collaboration à la création divine. Dans les textes contemporains, notamment le récent document de la Commission des évêques de la Communauté européenne (COMECE),¹ paru à l'occasion du centenaire de l'Organisation internationale du travail (OIT), la traduction de cette collaboration se retrouve dans l'idée que le travail est non seulement une source de revenu, mais également une «partie intégrante de l'identité humaine» (ce qui permet d'inclure le travail bénévole). L'être humain étant le gérant de la création - Jean Calvin en son temps utilisa le beau mot de *dépensier* (celui

qui a la charge d'acheter ce qu'il faut pour nourrir la communauté), au lieu de *propriétaire* -, cette «collaboration» est présentée aujourd'hui à travers les expressions «travail décent» (qualificatif développé depuis plusieurs années par l'OIT) et «développement humain intégral» (cheval de bataille du pape François).

Car les textes de la Doctrine sociale de l'Église (DSE) n'ont cessé de suivre les méandres des bouleversements économiques et politiques. Centrés d'abord sur le travailleur asservi à sa machine, ils se sont ouverts aux relations sociales qui pèsent sur le travail, puis à l'environnement écologique qui se détériore sous la pression des techniques de production, et enfin aux conditions politiques et financières qui, depuis ces dernières décennies, déterminent largement la rémunération des travailleurs et leurs conditions de travail dans leur environnement planétaire. Les bouleversements actuels du monde du travail proviennent de la mainmise financière, de la transformation numérique et de l'orientation écologique de l'économie mondiale. Leurs effets sont obviés: polarisation du travail qui creuse un fossé entre d'une part les activités précaires et d'autre part les métiers très qualifiés, bien rémunérés.

Le poids du capital technique

Au XIX^e siècle donc, les machines font partie de ces «choses nouvelles» repérées en 1891 par le pape Léon XIII. Elles pèsent de tout leur poids technique sur la condition des travailleurs. L'industrialisation, le travail à la chaîne, les ateliers insalubres, la promiscuité transforment la condition ouvrière. Puis, dans les décennies suivantes, les nouveautés sont l'organisation scientifique du travail, les ateliers semi-autonomes et finalement la logique commerciale distillée tout au long du processus de production. Derrière les machines et l'organisation du travail, la technique fait du travailleur un pantin; et derrière la technique, le capital tire les ficelles.

Travail

De l'individu à la planète

Pour améliorer la condition des travailleurs, vient donc immédiatement à l'esprit l'idée de s'emparer du capital. C'est l'idée socialiste, contre laquelle *Rerum novarum* va s'élever. Comme la plupart des observateurs de son époque, socialistes ou bourgeois, Léon XIII distingue deux classes sociales, celle des travailleurs et celle des patrons. Mais loin de promouvoir l'antagonisme à la manière des socialistes de cette époque, il met à égalité les classes sociales en vue d'une collaboration qu'il juge fructueuse. Les deux classes sont destinées « à se tenir mutuellement dans un parfait équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre : il ne peut y avoir de capital sans travail, ni de travail sans capital. »² Cette position initiale de la doctrine catholique, où les inégalités sociales semblent inhérentes à la nature de l'être humain, baigne dans une philosophie inspirée d'Aristote, une philosophie thomiste légèrement rénovée qui promeut un ordre moral et social scellé par une religion gardienne des valeurs éternelles ... et du statu quo social.

Tout en saluant avec respect cette première référence, les textes suivants de la DSE se coulent dans un courant d'orientation différente au fur et à mesure que les nouvelles techniques de commercialisation et de financement creusent un abîme de plus en plus profond entre les revenus et les patrimoines. On estime que le 1% le plus riche de la planète possède aujourd'hui près de la moitié de la richesse mondiale. Ce qui ne va

pas sans effets sur le vécu des travailleurs... Comme le disent les évêques de la COMECE, l'identité humaine liée au travail en est malmenée.

Dans l'encyclique *Mater et Magistra* (1961), le pape Jean XXIII prétend qu'on « a davantage confiance dans les revenus provenant du travail ou de droits fondés sur le travail que dans ceux qui proviennent du capital ou de droits fondés sur le capital ».³ Vingt ans plus tard, en 1981, Jean Paul II déplace encore le point de vue en refusant de mettre à égalité le capital et le travail comme deux facteurs de production équivalents. Le pape consacre un chapitre entier à la question de la relation du capital au travail, pour affirmer la priorité du travail sur le capital. Benoît XVI élargit la perspective en dénonçant, derrière le capital, la logique du marché, car « le marché ne doit pas devenir le lieu de la domination du fort sur le faible ».⁴

Le souci de la maison commune

C'est « à partir d'une juste conception du travail qu'il sera possible de définir les objectifs que la solidarité doit poursuivre et les différentes formes qu'elle doit assumer », dit Jean Paul II en 1982 dans son message à la Conférence internationale du travail.⁵ Le pape François a encore fait un pas supplémentaire, en direction cette fois de la solidarité avec les générations futures, en alertant les consciences sur le devenir de la planète, notre « maison commune ».

Cette préoccupation est nouvelle dans la doctrine catholique. Elle tranche avec les attendus des premiers textes qui faisaient de la nature un bien gratuit, exploitable sans retenue. En 1891, Léon XIII affirmait en effet que la « perpétuité des ressources ne pouvait être fournie que par la Terre avec ses richesses inépuisables ».⁶ On en retrouve l'écho, quarante ans plus tard, dans l'encyclique *Quadragesimo anno* où le pape Pie XI évoque « la volonté sainte du Créateur qui a placé l'homme sur la

Terre pour qu'il la travaille et la fasse servir à toutes ses nécessités». ⁷

Pour le pape François, en revanche, le travail qui vise le bien commun se vit dans notre maison commune, dont la sauvegarde est l'horizon du développement intégral de l'homme. La doctrine catholique redécouvre que le travailleur n'est pas « l'exploitant » de la nature, mais son jardinier. À cette condition, le souverain pontife renforce l'idée de la dimension humanisante (voir épanouissante) du travail.

L'individualisation des tâches désolidarise les travailleurs et les rend plus sensibles aux risques économiques.

Cet horizon était déjà présent (mais ignoré) dans la légende biblique de la création. Cette relecture à frais nouveaux des mythes fondateurs subvertit le côté pénible du travail, c'est-à-dire, selon une interprétation théologique discutable fondée sur la fatalité expiatoire du péché d'Adam. Citant le Conseil pontifical Justice et Paix, François rappelle que « la protection de l'environnement ne peut pas être assurée uniquement en fonction du calcul financier du coût et des bénéfices. L'environnement fait partie de ces biens que les mécanismes du marché ne sont pas en mesure de défendre ou de promouvoir de façon adéquate. » ⁸

Sous le joug de la finance

L'organisation scientifique du travail, les progrès techniques, la robotique et l'ergonomie n'ont pas éliminé le malaise au travail, les douleurs, le burn-out. Certes les travaux les plus pénibles sont confiés le plus souvent aux machines, les capacités intellectuelles sont démultipliées, et les spécialistes annoncent - pour demain, c'est promis ! - le travail heureux, devenu geste créateur.

Très logiquement, le malaise au travail suscite de nouveaux emplois : psycho-

sociologues spécialisés, *team-builders*, éthiciens, autant d'experts qui ont pour job de faire oublier la malédiction du travail. Mais, dans cette logique, seuls les spécialistes sont occupés, les autres sont exclus, ce qui engendre de nouveaux métiers sociaux. La complication du système nécessite des spécialistes pour coordonner les initiatives et les errements de ceux qui sont ballotés de contrats à durée limitée en emplois précaires. L'incertitude des marchés se répercute durement sur la santé mentale des travailleurs confrontés au souci permanent du lendemain. Bref, permise par les techniques informatiques de communication, l'individualisation des tâches désolidarise les travailleurs et les rend plus sensibles aux risques économiques.

Évoquant la circularité qui existe entre le profit nécessaire et la responsabilité sociale, un récent document romain *Æconomicae et pecuniariae quaestiones* (2018) y voit l'occasion « d'une plus grande motivation intrinsèque des employés d'une entreprise ». ⁹ Depuis une quarantaine d'années, la finance s'est en effet nourrie principalement du risque économique. Aidés par les nouvelles techniques financières, les investisseurs peuvent diversifier leurs placements, acheter ou vendre des options, spéculer et, du coup, exiger des chefs d'entreprise des rendements que seuls des risques accrus permettent d'atteindre, risques que l'on ne peut couvrir qu'en fournissant aux marchés financiers de nouvelles ressources. C'est un cercle vicieux dont bénéficient les architectes de la finance contemporaine et dont pâtissent les travailleurs exposés à la concurrence internationale.

De plus, les techniques financières permises par les technologies issues de l'informatique autorisent la spéculation à grande échelle qui détourne une partie du capital loin de l'économie réelle, ce qui accentue la répartition aberrante de la richesse mondiale.

Travail

De l'individu à la planète

Réalisation de soi et discernement

Les accents successifs de la Doctrine sociale de l'Église sur le travail donnent l'impression que les discours suivent, toujours avec un peu de retard, les méandres de la sensibilité sociale du moment: conditions de travail, rémunération, sécurité de l'emploi, écologie, pouvoir financier. Mais l'épanouissement du travailleur et celui de sa famille ne sont pas les derniers mots de la DSE. Il faut aussi, pour collaborer à l'œuvre créatrice de Dieu, que le travail s'inscrive dans un projet qui ait du sens, un sens qui, selon l'anthropologie catholique, ne peut faire fi de la dimension politique de la vie économique. Au niveau de l'entreprise, c'est un appel à la responsabilité de chacun dans l'orientation et le partage des risques.

Pour la doctrine catholique, la solidarité appelle en effet son principe complémentaire, la subsidiarité, qui veut que les décisions en matière d'organisation du travail, comme dans le domaine des politiques nationales et internationales, soient prises au niveau le plus proche de ceux qui en subiront les conséquences. La mondialisation, qui répartit les différents stades de la production entre les pays selon leurs avantages relatifs comparés, est ici le plus grand défi. Avec son corollaire, la montée en puissance de toutes les formes de *compliance*, c'est-à-dire de contrôle de conformité.

Destinée à réduire l'insécurité technique, économique et judiciaire, la com-

pliance contraint chaque travailleur à n'être qu'une mécanique soumise aux lois, décrets, protocoles, procédures et rubriques, au grand dam de son autonomie. Les comités d'éthique d'entreprise, dont parle avec gourmandise le récent texte de la COMECE, fonctionnent trop souvent, à l'image des Comités d'éthique biomédicale, comme des chambres d'habilitation de pratiques parfois contestables.

Sous les qualificatifs de «travail décent, durable et participatif», le propos de la COMECE vise davantage. Il appelle ce que le texte romain *Œconomicae et pecuniariae quaestiones* nomme le «discernement éthique». Une expression qui est un pléonasme, du moins si l'on ne confond pas l'éthique avec les règlements et les contraintes techniques et morales que la société impose à chacun dans l'exercice de sa profession. Car l'éthique s'affronte aux situations complexes, aux dilemmes dont les options charrient des valeurs contradictoires. Dans ces situations, aucun texte, aucun expert, aucun moraliste ne peut remplacer la conscience de chacun. Ne pouvant se décharger sur autrui de sa responsabilité professionnelle, le travailleur doit alors assumer les risques de ses décisions. Comme le rappelait le théologien suisse Hans Urs Von Balthasar, c'est sa dignité, celle que le Christ lui-même a endossée. ■

1 **COMECE**, *Façonner l'avenir du travail*, 5 novembre 2018, www.comece.eu. Pour un travail décent, durable et participatif, la COMECE fait 17 recommandations s'inspirant de la Doctrine sociale de l'Église afin de promouvoir le développement humain intégral.

2 **Léon XIII**, *Rerum Novarum*, Rome 1891, § 15, al. 2.

3 **Jean XXIII**, *Mater et Magistra*, Rome 1961, II, E, § 106.

4 **Benoît XVI**, *Caritas in Veritate*, Rome 2009, § 36.

5 **Jean-Paul II**, *Message à la Conférence internationale du travail*, Genève 1982, § 8.

6 **Léon XIII**, *op. cit.*, § 6, al. 1.

7 **Pie XI**, *Quadragesimo anno*, Rome 1931, § 147.

8 **Pape François**, *Laudato si'*, Rome 2015, § 190.

9 **Congrégation pour la Doctrine de la foi et Dicastère pour le service du développement intégral**, Rome 17 mai 2018, § 23.

Travail

Numérisation

libération ou esclavage ?

Aliénor de Boccard, Lausanne
psychologue sociale et du travail

PSYCHOLOGIE

Les dernières décennies ont été fortement marquées par un changement de taille dans l'univers du travail: l'installation dans tous les secteurs, à tous les niveaux, d'une numérisation globale. Que penser de cette évolution? Relève-t-elle seulement du rapport individuel à la machine ou d'un changement sociétal profond de la place et la valeur même du travail ?

Aliénor de Boccard a exercé dans des grandes entreprises en Ressources humaines, avant de développer sa pratique en accompagnement des souffrances au travail. Elle était l'une des intervenantes du Forum œcuménique romand du Monde du travail de novembre 2018, qui avait pour thème *Numérisation: libération ou esclavage?*

L'introduction de la numérisation au travail a obligé chaque individu à se former, s'adapter, se soumettre à de nouveaux outils, de nouvelles manières de travailler, de nouveaux rythmes, de nouvelles normes. Pour certains, ce bouleversement a été trop soudain, mal accompagné, et beaucoup de travailleurs pensent avec nostalgie à ces années bénies où le travail était cadré et laissait une place au lien social. D'autres voient au contraire en cette numérisation un levier incroyable pour un travail plus efficace, une plus grande autonomie de leur organisation professionnelle et personnelle, et une simplification réelle générée par les logiciels.

Des enchevêtrements

Les organisations de travail se sont transformées dans un contexte de forte compétitivité et de pression de production. Grâce au numérique, la circulation des flux de production et d'information s'est accélérée. Les contraintes traditionnelles se révèlent ainsi désuètes: on peut communiquer avec tous à distance, travailler de n'importe où et à n'importe quel moment. La numérisation offre donc une nouvelle forme d'autonomie et une optimisation globale des coûts. Mais pour être complet, il faut aussi relever l'augmentation des prescriptions et du contrôle, ainsi que l'injonction à plus de productivité qu'elle induit. On observe une accélération du travail, avec un sentiment constant d'urgence, accompagné d'un besoin permanent de «joignabilité». Les technologies mobiles deviennent ainsi pour les salariés un moyen de maximiser leur temps, en profitant de tous les «temps morts» pour se connecter, passer des coups de fil, traiter le courrier électronique ou travailler sur des documents.

Ces tentatives d'optimisation vont cependant à l'encontre des besoins physico-psycho-cognitifs de relâchement dans le travail. L'individu voyage en permanence entre deux sphères: son monde personnel et son monde professionnel. Souvent une porosité entre les deux est observée chez les travailleurs connectés. Au travail, la mère de famille va, par exemple, gérer ses problèmes de garde d'enfants, et à la maison, lorsque les enfants dormiront, elle se remettra sur son dossier du jour. Cet enchevêtrement des temps sociaux aggrave le sentiment d'urgence par la «joignabilité» quasi-permanente de l'individu, aussi bien pour ses relations privées que professionnelles.

Réinventer le lien social

Cette «joignabilité», évidemment, n'est pas synonyme de rencontre physique. Il est fréquent d'observer des travailleurs partageant un même bâtiment

Travail

Numérisation

libération ou esclavage ?

échanger sans se rencontrer. Cette absence de lien direct favorise le sentiment d'isolement social. L'être social que nous sommes est nié, et cela vient impacter non seulement notre rapport au travail mais également notre rapport au collectif de travail.

Ces nouvelles formes de communication et la distance physique introduite par les outils numériques modifient également la façon d'encadrer. Combiné avec cet isolement social, un faible encadrement peut fortement contribuer à un sentiment - réel ou perçu - de manque de soutien de la part de la hiérarchie. Le management de proximité est d'ailleurs identifié comme l'acteur principal de la prévention des risques psycho-sociaux liés à la numérisation. Le manager doit alors avoir valeur d'exemple en remplaçant la communication verbale, directe, interpersonnelle, dans sa manière de conduire ses troupes. De nombreuses initiatives sont prises dans ce sens. Price Minister, par exemple, une entreprise de vente en ligne, a annoncé en février 2015 la mise en place d'une demi-journée sans courriels, un vendredi matin par mois.

Mais si les technologies isolent, c'est encore plus le cas lorsqu'elles sont absentes, quand les salariés ne les utilisent pas ou utilisent des outils peu connectés ! La fracture numérique s'exprime aussi et surtout dans l'isolement accru des non-utilisateurs. Se pose alors la question fondamentale de la formation et du facteur temps dans l'installation de cette numérisation à chaque poste

de travail. D'autant plus que la charge de travail dans ce nouveau monde numérique a réellement augmenté avec l'apparition du *méta-travail*.

Méta-travail et stress

Il s'agit de toutes les tâches d'organisation et de coordination des activités professionnelles induites par la numérisation ; de cette masse de travail, invisible et peu valorisée, faite de *reporting*, de mémorisation sur différentes plateformes, de mise en perspective entre les activités, du besoin croissant de communication et de toute la logistique concrète liée aux différentes technologies et machines utilisées. De nombreuses activités communément acceptées et intégrées dans le quotidien du travailleur n'existaient pas hier, par exemple la création ou la maintenance de sa *e-réputation*. Le travailleur n'est donc jamais sans travail ; son temps et son espace sont fragmentés en permanence par de nouvelles demandes, de nouvelles informations. Certains auteurs parlent de surcharge informationnelle ou d'*infobésité*.

Cette injonction de rapidité et d'efficacité a elle aussi un coût émotionnel non négligeable, qui peut entraîner un *technostress* venant s'ajouter aux exigences du travail en lui-même. Il induit en plus un accroissement du sentiment, réel ou perçu, de perte de contrôle et d'autonomie.

Si les logiciels de gestion ont l'avantage de libérer les salariés de tâches fastidieuses et répétitives, ils peuvent également s'approprier les compétences reconnues de ceux-ci, car leur objectif est d'augmenter la performance organisationnelle de l'entreprise en optimisant le processus de décision. Que reste-t-il alors au salarié comme marge de manœuvre ? Le risque n'est-il pas de le contraindre, sinon à ressembler, en tout cas à se conformer aux logiciels, quitte à perdre de sa créativité ? Comme la machine, il doit être plus innovant et

plus performant, plus réactif et plus proactif, plus efficient et plus résilient. Beaucoup d'entreprises d'ailleurs, guidées par la recherche de productivité, font déjà le choix de remplacer les compétences humaines par des instruments robotiques. Alors, allons-nous toujours plus nous adapter physiquement, psychologiquement, cognitivement aux machines ou faut-il penser que la machine va devoir s'adapter à l'Homme et à ses nombreux besoins d'appartenance, d'identification, de reconnaissance et d'accomplissement dans le travail ? Pourquoi y a-t-il cette tension entre la réalité technologique et la réalité de l'Homme au travail ? C'est que l'Homme est tributaire de sa capacité à gérer la charge mentale.

La charge mentale

On peut définir celle-ci par l'ensemble des opérations mentales effectuées par l'individu lors de son activité professionnelle : ce sont tous les efforts de compréhension, d'adaptation, de concentration, d'attention, de minutie. Or la numérisation du travail augmente fortement la charge mentale du travailleur. Cognitivement, nous ne sommes pas adaptés à cette nouvelle réalité technologique. Face à l'apprentissage standardisé, minuté de l'utilisation de ces outils et au manque de temps dédié à leur appropriation, on observe une baisse de motivation notable, qui impacte à son tour la charge mentale du salarié et donc son vécu au travail.

En effet, les sentiments d'accomplissement, de progression individuelle dans un travail adapté à ses capacités et à sa personnalité, d'efficacité personnelle et d'estime de soi réduisent significativement la charge mentale du salarié. À l'inverse, la numérisation du travail l'augmente par l'isolement social, la perte de sens du travail due à la déliaison des éléments de travail, le sentiment de manque de soutien, les besoins d'ajustements entre les sphères person-

nelles et professionnelles et la diminution du temps de récupération.

Des solutions existent

Il est important de souligner, encore une fois, l'importance primordiale de la bonne maîtrise des outils technologiques, et donc de la formation, pour pouvoir bien vivre la numérisation et tous les changements concrets qu'elle apporte dans la vie du travailleur. Sans surprise, ce sont les jeunes salariés et les cadres qui exploitent au mieux ces ressources.

À partir de là, l'individu a la possibilité de mettre en place des stratégies d'autorégulation pour gérer cette hypernumérisation. Il gagne alors en liberté. Il y a ceux qui décident une « hyper-connexion maîtrisée », ceux qui ont des frontières perméables et des débordements des deux côtés des sphères privée et professionnelle, et ceux, au contraire, qui choisissent un « cloisonnement équipé » de ces deux temps en les séparant.

Car si les outils de numérisation génèrent un débordement des différentes sphères d'activité les unes sur les autres, ils offrent également le moyen de réguler celui-ci en suscitant des usages particuliers et une nouvelle représentation de « système global de vie ». L'utilisation de ces outils présente aussi des ressources : autonomie, évitement de déplacements jugés peu utiles, sentiment d'efficacité personnelle, de satisfaction, de compétence.

Reste qu'au delà du rapport personnel à cette numérisation, des stratégies de gestion que chacun peut mettre en place, il nous faut, plus fondamentalement, repenser la place de l'Homme au travail. Et pour introduire cette réflexion, rechercher au fond de nous-mêmes, humains, ce qui nous différencie des robots, ce qui fait notre valeur propre, notre richesse, notre humanité. ■

Travail

Quand on perd l'humain de vue

Projets de révision de la loi sur le travail

Thomas Wallimann-Saaki, Ennetmoos (Nidwald)
président de la Commission suisse Justice et Paix

POLITIQUE

L'expression-clé « industrie 4.0 » est au centre des scénarios envisagés quand on parle de l'avenir du travail en Suisse. Tous ramènent à une même perspective : le travail tel qu'on l'a connu va disparaître pour faire place à de nouveaux modèles. Ces changements vont se répercuter sur la législation. L'essentiel des projets de révision de la loi sur le travail concerne les temps de travail et de repos. Commentaire.

La quatrième révolution industrielle se produit avec une grande rapidité et dans un contexte complexe : les frontières traditionnelles des États ne constituent souvent plus de vraies barrières ; de grandes entreprises disposent de plus de pouvoir financier et d'influence que les États ; il existe de nouvelles tâches que n'importe qui dans le monde peut exécuter à presque n'importe quel moment ; la robotisation et la digitalisation automatisent de nombreuses places de travail, entraînant la suppression d'emplois traditionnels.

Thomas Wallimann est théologien et éthicien social. Il enseigne à la Berner Fachhochschule et est directeur de ethik 22, un institut d'éthique sociale à Zurich, fondé par le Mouvement des travailleurs chrétiens suisses. Il est aussi député au Grand Conseil de Nidwald.

La durée du travail

Cette évolution doit être suivie sur le plan législatif. Le 1^{er} janvier 2016, une nouvelle ordonnance relative à la loi sur le travail au niveau fédéral est entrée en vigueur. Elle prévoit la possibilité d'un modèle d'enregistrement annuel de la durée du travail, dans le cadre d'une convention collective ou pour des employés dont le salaire brut est supérieur à 120 000 francs par année.

Cependant, Konrad Graber, conseiller aux États (PDC, Lucerne), et Karin Keller-Sutter (PLR, Saint-Gall), alors encore conseillère aux États, ont déposé chacun une initiative parlementaire demandant d'autres adaptations, principalement concernant la durée du travail. Leur propos vise essentiellement à parvenir à une réglementation beaucoup moins stricte pour de nombreux travailleurs, afin que la loi comptabilise les nouvelles formes de travail (exécuté lors des déplacements, à la maison, de nuit ou pendant le week-end) comme du « temps de travail normal » n'exigeant plus d'autorisation spéciale ou d'indemnisation supplémentaire.

En particulier, une durée annuelle du temps de travail devrait être introduite selon eux pour les spécialistes et les personnes qui remplissent des fonctions décisionnelles, mais aussi pour celles qui, pour l'essentiel, peuvent fixer elles-mêmes leurs horaires et ne travaillent pas dans le cadre d'une planification prédéterminée. Le nombre maximal d'heures de travail hebdomadaire serait donc pratiquement supprimé et l'interdiction du travail du dimanche très affaiblie.

La procédure de consultation concernant cette modification de la loi est en cours. Les syndicats et quelques cantons ont exprimé des avis très critiques et la refusent. Ils soulignent que ces dispositions légales sont très floues et que la disparition de la distinction entre temps de travail et repos dominical

poussera les travailleurs à s'exploiter eux-mêmes, mettant en danger non seulement leur propre personne, mais également des éléments du partenariat social qui ont fait leurs preuves.

De l'autre côté, les milieux des employeurs sont favorables à ce projet et soulignent que l'économie dépend de cette nouvelle flexibilité, et que le fait de pouvoir choisir ses horaires renforce l'individualité de la personne.

Plus qu'un simple job

Mais l'organisation du monde du travail ne répond pas seulement aux besoins de l'économie. Le travail représente davantage pour l'être humain. Ainsi le chômage est plus qu'une « absence de rémunération », il plonge les personnes affectées dans une crise du sens. Ainsi se livre un combat pour que les travaux ménagers ou ceux des proches aidants ne soient pas considérés comme d'importances secondaires.

Mais le travail n'est pas tout ! Le repos est tout aussi significatif, ce que marque la grande importance donnée au sabbat.

Du point de vue chrétien aussi, il y a des réserves à faire au sujet des modifications proposées. Dans la tradition biblique, le travail, même pénible, a fondamentalement une connotation positive. Il est à la fois mandat de Dieu et réponse de l'être humain. C'est dans son travail que celui-ci prend conscience du fait qu'il est créé à l'image de Dieu, car Dieu, lui aussi, a travaillé six jours. Le travail est réalisation de soi, le lieu où l'humain se développe en tant que personne, où il peut trouver du sens et même un sens à sa vie. Mais le travail n'est pas tout ! Le repos est tout aussi significatif, ce que marque la grande importance donnée au sabbat.

Bien sûr, il faut organiser et structurer le travail et le repos, car ils font partie de la vie en société. C'est en société que

l'humain découvre que le travail crée une communauté où le bien-être résulte des efforts de tous. À la fin du XIX^e siècle, au moment de la montée de l'industrialisation, la Doctrine sociale de l'Église, avec ses principes et ses lignes directrices, a été élaborée sur ces bases. Elle reconnaissait que l'organisation du temps de travail n'était pas une question liée aux seuls besoins de l'économie, mais qu'elle ne pouvait pas non plus être laissée à l'arbitraire de chaque travailleur.

Ainsi en 1891, *Rerum novarum*, la première encyclique consacrée à la question sociale, déclarait que l'économie, nos cadres et limites doivent être là pour l'être humain, et non l'inverse. La Doctrine sociale exige aussi la solidarité avec les plus vulnérables, ceux qui sont dans la marge ou dont la dignité n'est pas respectée. Enfin, le monde du travail doit garantir à tous les professionnels des possibilités de faire entendre leur voix. Tout cela doit se dérouler en vue du bien de tous et en protégeant la création dans sa beauté et son sens.

Une révision à contre-sens

Si l'on prend au sérieux ces orientations, on constate que les interventions de Konrad Graber et de Karin Keller-Sutter sont problématiques du point de vue de l'éthique sociale chrétienne. Elles reposent sur des prémisses erronées et aboutissent, par conséquent, à une fausse conclusion. En effet, toutes deux placent le bien de l'économie avant celui de l'être humain, de sorte que ce sont les personnes et leur travail (et les législations) qui doivent s'adapter. C'est exactement l'inverse de ce que préconise l'éthique chrétienne et biblique. ■

(traduction Claire Chimelli)

Travail

Un marché violent pour les plus fragiles

Jean-Claude Huot, Lausanne
aumônier dans le monde du travail

SOCIÉTÉ

Un paysan m'expliquait récemment: «Dans un monde globalisé, il y aura toujours quelque part quelqu'un qui pourra vendre moins cher que moi et quelqu'un qui fera de l'argent avec cette différence de prix.» Cette concurrence à l'échelle mondiale fait aussi des dégâts considérables sur le marché du travail local.

La Suisse affiche un taux de chômage qui fait sa fierté: 2,6% en 2018, le niveau le plus bas depuis 10 ans. Mais ces chiffres ne comptabilisent que les personnes inscrites aux Offices régionaux de placement (ORP). Celles qui n'ont pas droit aux prestations des ORP n'apparaissent pas. On trouve parmi elles les personnes en fin de droit, celles qui n'arrivent pas à travailler les douze mois pleins sur deux ans nécessaires pour avoir droit au chômage, celles qui sont engagées à temps partiel mais qui cherchent à augmenter leurs heures de travail, ou encore les migrants qui tentent leur chance en Suisse. Même en incluant une partie de ces personnes, soit

les demandeurs d'emploi établis en Suisse, l'Office fédéral de la statistique arrive à un taux de chômage de 4,5% fort modeste en comparaison internationale.¹

Ces chiffres ne doivent toutefois pas cacher la réalité que j'observe à la Pastorale œcuménique dans le monde du travail. Depuis bientôt six ans, j'accompagne des personnes en délicatesse avec le marché du travail. Qu'elles séjournent en Suisse, y soient établies depuis longtemps ou disposent du passeport à croix blanche, elles partagent toutes une même réalité: la difficulté chronique à trouver un emploi stable permettant de vivre décemment.

La précarisation comme système

Arturo,² Portugais originaire d'Afrique, vit en Suisse depuis plusieurs années. Il s'est adressé à moi car il n'avait pas été payé. Engagé sur deux chantiers en Suisse romande, il n'avait reçu que des promesses. Devant les prud'hommes, le représentant de l'entreprise, accompagné d'un avocat, a expliqué qu'il avait chargé une entreprise tierce d'effectuer les travaux, que son entreprise n'était donc pas responsable, mais qu'elle acceptait de faire un geste à bien plaisir... L'homme n'a jamais récupéré son salaire. Il a fini par quitter la Suisse.

Manuel a vécu de nombreuses années dans un squat. Cet Espagnol est venu en Suisse il y a huit ans. Il a trouvé des emplois, mais toujours de courte durée, si bien qu'il n'a jamais obtenu un permis de séjour ni un appartement. Il continue de passer de ville en ville, proposant ses services dans la construction ou l'agriculture.

D'origine africaine, Berta a un passeport italien. Auxiliaire de santé, elle a facilement trouvé du travail dans des EMS ou des CMS via des agences de placement. Mais comme elle n'était à chaque fois engagée que pour des remplacements, elle n'a pas pu obtenir un permis de sé-

Ancien secrétaire de la Commission Justice et Paix suisse, Jean-Claude Huot a travaillé à la Déclaration de Berne (aujourd'hui Public Eye), avant de s'engager dans l'Action de Carême. Depuis 2013, il œuvre en qualité d'assistant pastoral pour le Monde du travail (VD).

jour. Or, sans emploi fixe et sans permis de séjour, impossible de trouver un logement. Berta a donc habité dans des chambres sous-louées à des prix prohibitifs. Il lui a fallu deux ans pour obtenir un emploi fixe à 80% l'autorisant à obtenir un permis B et un logement.

Je pourrais raconter encore bien d'autres histoires, celle de Carlo, cuisinier travaillant comme tel ... mais payé comme un aide-cuisinier, ou celle de Julia, domestique exploitée à tel point qu'elle en est tombée malade.

La pression sur les salaires est systématique. Sur les chantiers, le prix articulé au départ, y compris par des donneurs d'ordre publics, est si bas que les entreprises doivent raboter sur tous les coûts. Le seul volant de manœuvre disponible est celui de la main-d'œuvre, qu'on délègue à des sous-traitants de manière à éviter d'endosser soi-même la responsabilité finale. Dans le domaine de la santé aussi, la pression est forte. Les services sont sous-dotés en personnel et doivent constamment faire appel à des agences pour compléter les effectifs. Le nettoyage n'échappe pas au phénomène. Il est souvent sous-traité par des agences spécialisées qui en-

gagent du personnel rémunéré à l'heure. La mission des nettoyeurs ressemble à celle-ci : trois heures de travail quotidien, de 18h à 21h. Difficile pour eux de compléter cet horaire en journée. Résultat, leur salaire est insuffisant pour vivre.

Interchangeabilité

La libre circulation, quand elle est non contrôlée, permet de mettre en concurrence des travailleurs de l'Europe entière. Il se trouvera toujours quelqu'un pour accepter le travail, même si le contrat proposé enferme dans la précarité.

Quand Nestlé a annoncé fin mai 2018 le déplacement de son service informatique vers Barcelone et Turin, ça a été un choc : 500 places de travail effacées d'un coup. Quelques postes ont été sauvés, mais la tendance est bien là : s'il est possible de délocaliser un service dans un autre pays pour réduire les coûts, ce sera fait. L'informatique, Internet et l'intelligence artificielle facilitent grandement la mise en concurrence des marchés nationaux du travail.

En Suisse, l'informatique peut aussi avoir des conséquences délétères, y compris dans les métiers sociaux ou médicaux.



Travail

Un marché violent pour les plus fragiles

Dans les soins à domicile, il faut noter sur support informatique le temps passé pour chacune des tâches effectuées. Difficile pour l'auxiliaire de santé de prendre le temps de partager une tasse de café avec la personne âgée qu'elle soigne. Dans les entreprises de transport également, fini le temps de la prise du travail où l'on croisait les collègues autour d'un café en recevant son plan journalier. Tout arrive sur la tablette. Et cette dernière permet de tracer avec précision le parcours du chauffeur durant la journée.

Les procédures mises en place réduisent ainsi les personnes humaines à des individus interchangeables... pour autant qu'ils fournissent les services rendus.³ On retrouve là la logique de mise en concurrence évoquée plus haut. Con-

Leurs compétences transversales, comme la capacité de gérer ou de planifier des projets, ou encore de travailler en équipe, sont sous-évaluées en regard des compétences techniques.

crètement, cette interchangeabilité se voit dans la manière dont sont organisés les plans de travail. On remplit les cases plutôt que de se demander si la continuité du service est assurée parce que le client ou le bénéficiaire connaît son interlocuteur. Pour la personne en charge de la planification, sortir de cette logique est un vrai casse-tête tant les obstacles sont nombreux. Tout est organisé pour empêcher la concertation interpersonnelle. Il faut être réactif, tel

est l'impératif. Et la réactivité ne permet ni la mise en perspective, ni la mise en relation.

L'âge comme pénalité

Juriste, employée de commerce, désigner, quelle que soit la profession, il devient difficile de récupérer un emploi perdu une fois passé les 55 ans. Selon la Conférence suisse des institutions d'action sociale (CSIAS), 31 % des chômeurs de cette classe d'âge arrivés à la fin du droit au chômage ne retrouvent pas d'emploi lucratif. Certains touchent l'aide sociale (leur nombre a augmenté de 40 % entre 2011 et 2017),⁴ d'autres se débrouillent tant bien que mal et épuisent leurs économies (car un bas de laine empêche l'accès à l'aide sociale) ou deviennent des « indépendants ».

Les personnes dans cette situation que je rencontre sont profondément affectées. Leur expérience n'est pas reconnue, elles ont le sentiment de devenir inutiles. Non seulement leur confiance en soi est entamée, mais leur santé psychique est souvent altérée. La contrainte, d'extérieure, devient intérieure. L'individu ne se voit plus comme le membre d'un collectif auquel il peut demander des comptes. Il a assimilé l'idée qu'il a des obligations de performance et d'optimisation, et que visiblement il n'y est pas parvenu. En conséquence, il ne vaut rien...⁵ Il lui devient dès lors extrêmement difficile de proposer ses services et même de demander de l'aide.

L'obsolescence très rapide du personnel de plus de 55 ans quand il est au chômage ne s'explique pas seulement par le coût. Certes les cotisations à la caisse de pension sont souvent plus élevées, mais ces personnes sont souvent fortement investies dans leur travail et parfois prêtes à accepter un salaire moins élevé. Leurs compétences transversales, comme la capacité de gérer ou de planifier des projets, ou encore de travailler en équipe, sont sous-évaluées en regard des compétences techniques. Ces der-

nières sont en effet jugées prioritaires dans la concurrence que se livrent les entreprises et même les États. Il faut être le premier à mettre sur le marché le nouveau produit qui dictera les choix des consommateurs de demain. Dès lors les travailleurs âgés apparaissent comme un désavantage concurrentiel.⁶

Notre vocation humaine

Mon regard sur le monde du travail est évidemment partiel. Les personnes qui trouvent sens et épanouissement au travail ne viennent pas solliciter mon écoute. Il reste que cette violence dans l'exploitation de la force de travail est bien réelle. La norme n'est pas seulement la rapidité, la précision et le moindre coût, mais la comparaison des offres. Aujourd'hui on peut comparer des machines à des humains, ainsi que les humains entre eux répartis dans le monde entier (grâce aux algorithmes qui permettent d'analyser de grandes quantités de données). Et on choisira le plus rapide, le plus précis et le moins cher.⁷

Cette manière de faire exerce une énorme pression sur les gens, d'où les réactions parfois irrationnelles et violentes qui surgissent, y compris dans le champ politique. Il est vital de dévoiler ces rapports de force, de dénoncer les injustices et de rappeler que les actions appartenant au processus de travail, indépendamment de leur contenu objectif, « doivent toutes servir à la réalisation de l'humanité du travailleur, à l'accomplissement de la vocation qui lui est propre en raison de son humanité même : celle d'être une personne ».⁸

Quand je rencontre des personnes qui peinent à retrouver une place dans le processus de production de richesses, je m'interroge sur le sens d'une société qui nie, depuis le paysan jusqu'au personnel soignant, en passant par l'ouvrier et le chauffeur de camion, la qualité humaine du travailleur pour n'y voir qu'une force de travail, quitte à remplacer l'homme par une machine. N'est-

elle pas en train de se saborder ? Je rejoins alors l'appel du pape François à éviter que le progrès technologique remplace le travail humain,⁹ afin de redonner à celui-ci toute sa noblesse de collaboration interpersonnelle et de participation à la création divine. ■

1 « Chômage : une vision partielle de la réalité », in *Le Temps*, 09.01.2019, p. 11.

2 Tous les prénoms dans cet article sont des pseudonymes, mais ce sont des personnes que j'ai effectivement rencontrées.

3 Voir **Éric Sadin**, *L'intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle. Anatomie d'un antihumanisme radical*, Paris, L'échappée 2018, pp. 120 et ss.

4 « Trop de chômeurs âgés scotchés à l'aide sociale », in *24 Heures*, 16.01.2019, p. 3.

5 Cf. **Manuela Specker**, « L'âme à l'ère numérique », in **Caritas Suisse**, *Almanach social 2019. La numérisation – et l'individu dans tout ça ?*, Lucerne, décembre 2018.

6 Cf. *The longevity dividend: Work in an era of 100 year lives*, article consulté le 10 janvier 2019 sur www2.deloitte.com.

7 **Éric Sadin**, *op. cit.*, p. 159.

8 **Jean Paul II**, *Laborem Exercens*, Rome 1981, 6.2.

9 **Pape François**, *Laudato si'*, *Lettre encyclique sur l'écologie*, Rome 2015, ch. 128.

La Pastorale œcuménique dans le monde du travail

Mission commune des Églises catholique et protestante du canton de Vaud, la pastorale du travail est composée de deux services, une aumônerie du monde agricole et une aumônerie du monde du travail, mise en œuvre par quatre agents pastoraux des deux Églises. Ses prestations sont les suivantes : accompagnement individuel, offre de groupes de partage, notamment la révision de vie, et événements publics comme le Forum œcuménique romand Monde du travail.

Du côté catholique, cette pastorale existe également dans le canton de Genève et dans le Jura Pastoral. À Fribourg, un petit temps de travail du Service Solidarité y est consacré.

Plus d'informations : www.cath-vd.ch/situations/monde-du-travail/

Travail

Homo Helveticus

La Suisse de Didier Ruef

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

SOCIÉTÉ

Un éleveur qui traite sa vache sur fond de montagne, un nettoyeur qui arpente des rues visiblement déjà propres dans sa machine à poutzer, un assembleur de couteaux suisses dans la célèbre usine Wenger que les touristes visitent toujours au même titre que la Maison Cailler à Broc... Ces images de Suisses et Suissesses sont autant de clichés faisant écho à notre pays propre en ordre.

Vous avez dit clichés ? Sans aucun doute puisqu'il s'agit des photographies de Didier Ruef que *choisir* propose dans ce porte-folio. Mais bien loin de se moquer de ses congénères, le photographe livre, dans un bel ouvrage intitulé *Homo Helveticus*, son sixième et dernier livre en date, un portrait de la Suisse insolite et bienveillant.

D'origine genevoise, Didier Ruef vit à Lugano depuis 25 ans. Photographe de renommée internationale, il a reçu de nombreux prix et ses reportages ont été publiés dans divers journaux et magazines suisses et étrangers.

Didier Ruef parcourt depuis 30 ans la planète, ce qui ne l'empêche pas de garder un objectif rivé sur Mère Helvétie et d'en appréhender les moindres recoins. Fasciné par ce petit pays, le sien, dentelé, insolite et méconnu, il a consacré ses moments de liberté à la décou-

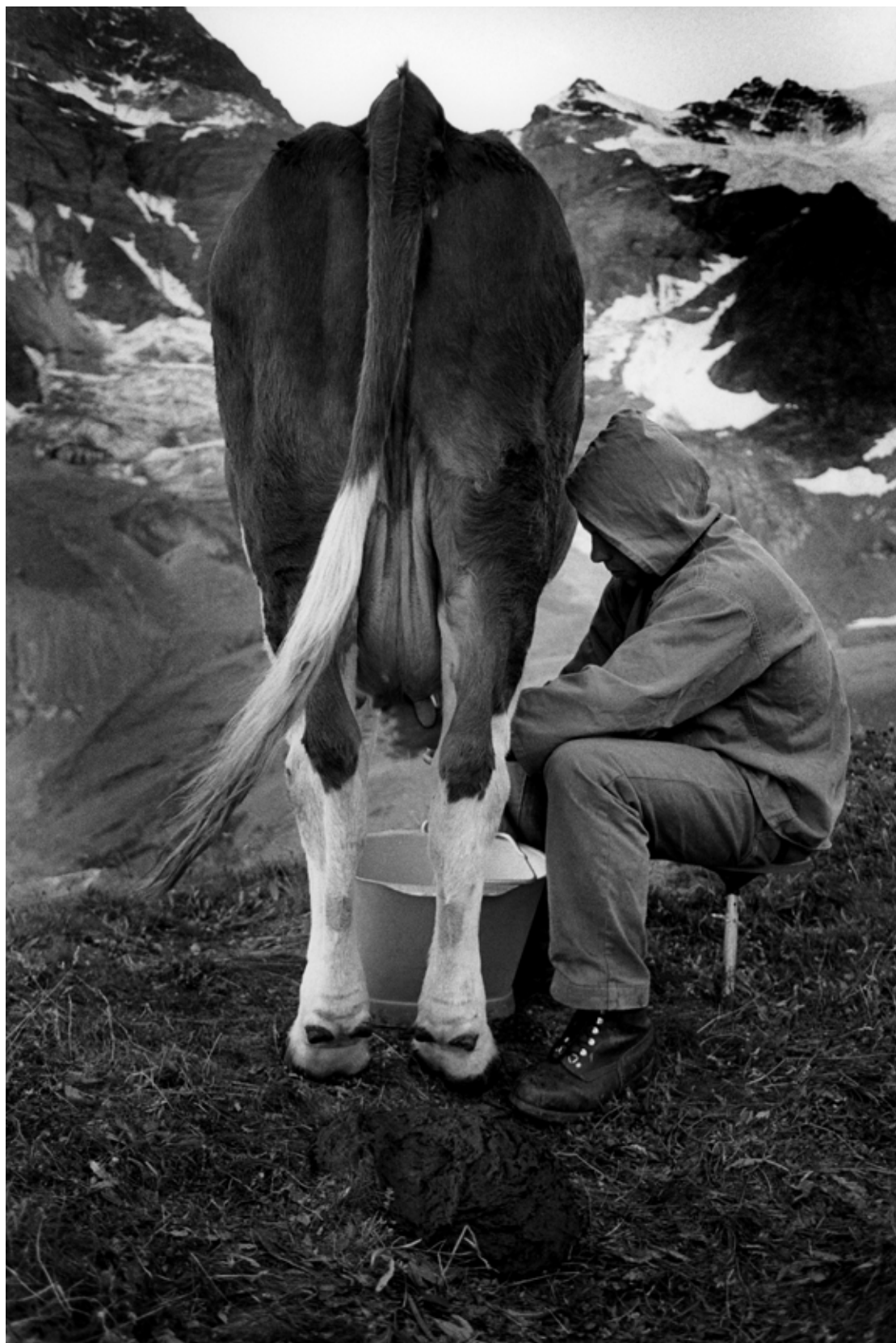
verte de son idiosyncrasie, la « Suissitude » en quelque sorte, dans une quête introspective. Il a photographié avec humour et amour l'homme dans sa diversité culturelle, économique et sociale, en mettant en avant des thèmes tels que les symboles et les stéréotypes nationaux, l'armée et la passion des armes, les villes et les campagnes.

Homo Helveticus regroupe un choix de 168 images de la Suisse et de ses habitants, des années 1987 à 2017. Des photographies en noir et blanc qui permettent de mieux comprendre le travail du photographe qui, comme celui de tous les Helvètes, a drastiquement changé au fil des décennies. Didier Ruef offre ici une interprétation personnelle de ce petit pays alpin qui lui a permis d'être aujourd'hui l'homme et le photographe qu'il est. ■

Didier Ruef *Homo Helveticus*

Berne, Till Schaap 2018, 208 p.
www.didieruef.com





Fermier de la vallée de Lauterbrunnen, 1993





Balayeur de rue, Genève, 1991



Nettoyeur de train, Chiasso, 1998

Fermier du val Bragaglia, 1996



Usine sidérurgique Von Roll, Choindez, 1992





Travail

Rencontre sur le bitume avec Michel Simonet

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

TÉMOIGNAGE

Son livre *Une rose et un balai*¹ en a surpris plus d'un. Un balayeur qui se dit heureux et qui l'écrit haut et fort, avec humour et poésie, forcément ça interpelle. Marié et père de sept enfants, le Fribourgeois Michel Simonet a opté pour un travail humble, peu rémunéré, mais offrant une plus grande liberté à ses yeux. Un travail assumé dans un esprit évangélique.

Il aurait pu professer comme employé de commerce, son CFC le lui permettait, d'ailleurs il l'a fait quelques temps au sein d'une radio locale fribourgeoise œcuménique. Il aurait pu être aussi agent pastoral de l'Église, comme cela lui fut proposé. Mais Michel Simonet préfère arpenter le pavé de la ville de Fribourg avec son balai. Son grand-père, certes, était déjà cantonnier mais, affirme-t-il, son choix ne découle pas de la lignée familiale. C'est par vocation qu'il a opté pour le métier de balayeur, il y a de ça trente-deux ans, suite à un stage d'été, et il ne l'a jamais regretté.

Issu d'une famille de catholiques pratiquants, le jeune Simonet fait ses classes au Collège Saint-Michel de Fribourg. À 19 ans, en recherche spirituelle et communautaire, il se tourne vers les milieux évangéliques et y rencontre sa future femme. Ensemble, ils fréquentent parallèlement des groupes de jeunes de tendance œcuménique, avant de décider de revenir à leur Église de baptême et surtout d'approfondir leur savoir biblique. Ils suivent alors, en 1984, un parcours de l'École de la foi avec le diacre Noël Aebischer.

Cette quête personnelle se nourrit, chez Michel Simonet, d'un questionnement et d'une soif de connaissance qui remonte à l'enfance. Comment expliquer alors son choix de vie, que d'aucuns verraient comme une « réduction » à l'état de balayeur de rue ? Revient en mémoire cette phrase d'Alexander S. Neill : « Je préférerais voir sortir de nos écoles d'heureux balayeurs de rue que des savants névrosés. »² Mais laissons-lui plutôt la parole.

Michel Simonet : « Si je suis heureux dans mon métier, c'est parce que je fais quelque chose de basique, de répétitif, en plein air et en marchant. Cela me pacifie. Combien de fois, après une mauvaise nuit à cause de soucis, le simple fait de pousser mon chariot, d'entrer dans une dynamique corporelle automatique, m'a fait du bien à l'âme ! Tous les travaux monastiques ressemblent à ce mouvement. Mis à part le fait que je suis marié avec une famille nombreuse, je me sens proche de la vocation monastique. Je dis souvent qu'elle m'est venue après le mariage ! J'ai été assez marqué par les écrits de Madeleine Delbrêl ou des frères de Charles de Foucauld. Leur côté « petits bras » correspond à ma façon d'être. Je suis plutôt timide et réservé. Je n'ai jamais été un meneur. C'est mon côté solitaire, calme, méditatif qui m'a poussé à faire ce travail de balayeur. »

Lucienne Bittar: Vous dites que la routine de votre métier vous apaise. N'est-ce pas contradictoire avec votre désir d'apprendre ? N'êtes-vous pas en manque intellectuellement ? Ou vous êtes-vous organisé en scindant votre vie en tiroirs: celui du temps du travail et celui du retour à la maison, plus culturel peut-être ?

« C'est un peu ça. Le soir, après une journée de travail, je n'ai pas besoin de me délasser. J'ai plutôt envie et besoin d'apprendre, et je lis beaucoup, de la théologie, de la philosophie. De l'histoire surtout ! C'est une discipline qui ouvre à tout, à la politique, la géographie, la religion, la culture. Alors, c'est vrai, je ne suis pas un manuel, mais le métier de balayeur, contrairement à ce que l'on imagine, peut très bien convenir à un intellectuel, car il est plutôt simple sur le plan technique et laisse le temps de penser.

» En même temps, on ne peut pas être heureux dans la cogitation permanente avec soi-même ! Seul, on est mort. J'ai donc besoin d'avoir des gens à côté de moi, même si je ne ressens pas la nécessité d'établir des liens serrés avec eux. Mon travail m'offre pleinement cette

opportunité. Il me permet d'entrer dans le monde des autres, tout en gardant mon monde à moi. Je me nourris des petits contacts glanés dans la rue. Je suis aussi content d'être avec mes collègues. J'ai de beaux échanges avec eux. On a les mêmes problèmes, les mêmes soucis. On parle du travail, et le travail, moi, ça me passionne ! »

Entre Marthe et Marie (Luc 10,38-42), vous choisissez qui ?

« Les deux ! Je ne peux pas faire comme les carmes et rester tranquille longtemps dans la contemplation. J'ai besoin de bouger et je ne cherche pas des méthodes de méditation autres que celle du mouvement physique répétitif. Maurice Chappaz disait que marcher et méditer, c'est la même chose. J'ai besoin de ce mouvement physique qui ne demande pas d'attention et qui rythme ma pensée. »

Votre métier finalement est une balade permanente, qui permet de suivre le rythme des saisons, de la vie.

« Oui, il y a de ça. C'est un mélange de pensée libérée et d'observation, d'attention aux choses. Il faut vider les poubelles, ramasser ce qui traîne. Cela vient naturellement. Beaucoup de métiers à l'ancienne offraient cela. Mais aujourd'hui, c'est l'un des derniers qui permet de le faire, avec peut-être celui de paysan. »

Beaucoup de gens se plaignent d'avoir un travail abrutissant ou qui manque de sens à leurs yeux. Vous racontez dans votre livre comment un petit garçon un jour a demandé à son père, en vous regardant: « Il fait quoi le Monsieur idiot ? » Vous y répondez par une réflexion autour de la racine grecque du mot *idios*, « particulier », ce qui m'a fait penser à *L'idiot* de Dostoïevski. Vous sentez-vous à part ?

Le balayeur à la rose
© Michel Simonet



Travail

Rencontre sur le bitume avec Michel Simonet

« J'ai presque tout lu de Dostoïevski ! Dans *L'Idiot*, il a voulu montrer quelqu'un de pur, de désintéressé, de simple et totalement ouvert. Quelqu'un qui est « autre », selon les critères de la société. La remarque du petit garçon à mon égard et la gêne du papa m'ont interpellé. Même au sein du monde ouvrier, les balayeurs sont vus comme « spéciaux ». Nous sommes mal considérés par rapport aux menuisiers, aux électriciens, des métiers qui demandent des études.

Avant, la gestion des déchets offrait un espace de travail pour les personnes *border line*, mais ce temps est fini et c'est dommage.

« Quand j'ai commencé ce travail dans les années 80, presque tous mes collègues étaient sans formation. C'étaient des personnages hauts en couleur ! On peut même dire que le choix pour certains oscillait entre être balayeur ou clochard. C'était comme une extension du service social de la Ville de Fribourg, avec les problèmes qui s'y rattachaient, de consommation d'alcool ou autre. Mais le métier a changé. La moitié des balayeurs aujourd'hui ont une formation et les anciens ne tiendraient peut-être même pas un mois à cause des normes, du rythme et de la surveillance beaucoup plus serrés. Avant, la gestion des déchets offrait un espace de travail pour les personnes *border line*, mais ce temps est fini et c'est dommage. Évidemment, il faut une certaine organisation et rentabilité pour faire tenir un

groupe, et il y a une pression du secteur privé sur le secteur public. Mais j'espère toutefois qu'on reviendra en arrière. »

Votre parcours montre que vous n'êtes pas un carriériste. Pour vous l'humilité est-elle une vertu ? De nombreux jeunes se refusent à faire certains métiers considérés comme dévalorisants ou trop mal payés. Les comprenez-vous ?

« On ne peut pas vivre sans ambition, sans projet. Et les jeunes ont droit aux leurs. Ma chance, c'est que je suis assez vite content et surtout que je ne me lasse pas de ce qui me satisfait. Je ne ressens pas le besoin de passer à autre chose. Au contraire, j'aime durer dans les choses. Mon métier et mon tempérament se conjuguent donc à merveille.

« Sur le plan horizontal, j'éprouve du plaisir, de la gratification à laisser le secteur de la ville dont je suis responsable propre derrière moi, à savoir que je vais contenter les gens qui y vivent et les passants. C'est la dimension du service public qui m'anime. Mais mon choix a aussi une dimension spirituelle, verticale, encore plus valorisante. Je le vois comme un témoignage de l'incarnation du Christ, une participation au projet divin pour le monde entier. En balayant la rue, je ressens que je collabore au salut du monde. » ■

1 **Michel Simonet**, *Une rose et un balai*, Fribourg, Faim de siècle 2015, 134 p.

2 **Alexander Sutherland Neill**, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, La découverte 2004, pp. 24-25.



L'ÉGLISE DU CHRIST EN MISSION DANS LE MONDE

MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE

Octobre 2019

TROIS TEMPS FORTS

1ER OCTOBRE

MESSE D'OUVERTURE DU MOIS MISSIONNAIRE EXTRAORDINAIRE

Elle aura lieu dans un lieu symbolique pour la Suisse, en lien avec notre rôle de baptisé.

20 OCTOBRE

DIMANCHE DE LA MISSION UNIVERSELLE

L'avant-dernier dimanche du mois, le Dimanche de la Mission universelle est célébré dans les paroisses de Suisse. Ce dimanche met l'accent sur la communion et la solidarité entre Églises locales du monde entier.

FIN OCTOBRE

CÉLÉBRATION D'ENVOI EN MISSION

À la fin du mois, une célébration d'envoi aura lieu au niveau local (cantonal ou paroissial) car le Mois missionnaire n'est qu'un début!

Vous voulez participer? Les paroisses, communautés et mouvements sont encouragés à mener des actions durant tout le mois. Plus d'informations bientôt dans vos paroisses ou sur **www.baptisesetenvoyes.ch**.

missio

Echange et partage entre Eglises

Travail

Les syndicats à l'ère du numérique

Luc Cortebeek, Bruxelles
syndicaliste, membre du Conseil d'administration de l'OIT

ÉCONOMIE

La question de l'avenir des syndicats est généralement posée par des personnes pour qui il est évident que ceux-ci ont fait leur temps. Certes, l'évolution des technologies et des mœurs a des conséquences sur les relations de travail, mais cela signifie-t-il pour autant que les syndicats n'ont plus de rôle à jouer ? Un détour par l'histoire, avec un aperçu sur cette révolution sociale que fut la création de l'OIT il y a 100 ans, peut convaincre du contraire.

Luc Cortebeek est membre de la Commission mondiale sur l'avenir du travail. Il a effectué sa carrière au sein de la Confédération des syndicats chrétiens de Belgique et a participé à la création, en octobre 2006, de la Confédération syndicale internationale dont il est l'un des vice-présidents.

Chez les Romains, les artisans libres de même que les esclaves s'organisaient en associations (*collegia*) à finalités religieuse et sociale. Au Moyen-Âge européen, les artisans d'un même corps de métier se regroupaient en guildes ; ils avaient leurs règles en termes de compétence et de qualité, ils défendaient leur métier et ils voulaient influencer la société et la politique à partir de leur organisation.

Dans les campagnes, par contre, les agriculteurs étaient pauvres et sous la dépendance des propriétaires des terres qu'ils avaient en fermage. Le travail s'exerçait beaucoup à domicile, par

exemple dans le secteur du textile ou de l'horlogerie... Toute forme d'organisation était exclue car les travailleurs dépendaient des propriétaires et des donneurs d'ordre. Les libertés étaient limitées voire inexistantes. La plupart des pays interdisaient même explicitement toute association.

Lorsque la machine à vapeur a été inventée à la fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle, la production s'est organisée dans des usines. À la suite de mauvaises récoltes et de l'appauvrissement des campagnes, les paysans ont migré massivement vers les villes pour y trouver du travail, subissant une scandaleuse exploitation. Pour survivre, les enfants devaient aussi travailler, généralement dans des conditions inhumaines et précaires.

Des nouvelles résistances

Peu à peu, la résistance contre cette exploitation s'est mise en place. Les travailleurs ont milité pour défendre leurs droits, mais ils étaient mal organisés. Leurs revendications n'étaient pas toujours claires, car ils manquaient de tout : nourriture, vêtements, logement, repos, sécurité, accès aux soins de santé, salaires décents. On peut comparer leur lutte au soulèvement des gilets jaunes : rien n'est clair, on ignore qui sont les organisateurs, certains se revendiquent de la gauche, d'autres de la droite, leur cahier de revendications manque de clarté, ils ne tolèrent pas non plus de représentants... Et les manifestations se terminent par des rixes avec la police et d'autres violences.

Pendant la révolution industrielle, les soulèvements ont été durement réprimés. De petits mouvements et organisations, mieux organisés, ont néanmoins été mis en place progressivement, certains pour défendre les droits de leurs membres, d'autres, plus charitables et paternalistes, pour pallier les situations les plus dramatiques. Comme les ouvriers avaient l'occasion de se ren-

contrer dans les usines, ils s'organisaient de mieux en mieux. Des syndicats se formèrent par professions ou par entreprises, ensuite par secteurs et beaucoup plus tard seulement au travers de confédérations faitières.

Sur le plan politique, le socialisme et le communisme virent le jour. L'Église elle-même ne fut pas en reste. Léon XIII promulgua l'importante encyclique *Rerum Novarum* en 1891, qui déclare que «le travail n'est pas une marchandise et [que] les travailleurs méritent respect et droits», promouvant ainsi celui de s'organiser.

Création de l'OIT

À la fin de la Première Guerre mondiale, les négociations de Paris ont abouti au Traité de Versailles (1919). Elles portaient notamment sur la situation des ouvriers. Les négociateurs ont compris qu'ils ne pouvaient pas revenir au temps de l'exploitation et des soulèvements sociaux. Ils ont perçu le danger des réactions extrêmes, en particulier de l'avancée du communisme après la Révolution d'octobre 1917. Leur leitmotiv était clairement inscrit dans une célèbre phrase du Traité : «Il n'y a pas de paix durable sans justice sociale.»

L'Organisation internationale du travail (OIT) fut alors fondée, légitimant ainsi clairement la liberté des travailleurs de s'organiser et de négocier collectivement, de même que le droit à un salaire décent, la limitation du temps de travail et la sécurité sociale. Elle s'est établie à Genève. Le fait qu'elle soit dirigée à la fois par des gouvernements, des employeurs et des travailleurs était tout à fait révolutionnaire. Depuis, 189 conventions, 6 protocoles et 205 recommandations ont permis d'élaborer une législation sociale et une législation du travail internationales. Les conventions et protocoles sont des traités internationaux. Les conventions ratifiées par les États membres constituent une législation contraignante.

Bien que la tâche soit loin d'être achevée, l'OIT a réalisé des avancées importantes au cours de ces cent dernières années. Je m'en tiendrai à l'une d'elles : la légitimation de la création et du travail des syndicats dans le monde entier. Pendant l'entre-deux-guerres, les syndicats se sont renforcés, mais la véritable percée a eu lieu après la Seconde Guerre mondiale. Dans la plupart des pays européens, la reconstruction a nécessité l'engagement de tous. En échange de cet engagement, les salaires, les horaires et les autres conditions de travail ont été négociés et améliorés. La sécurité sociale aussi s'est développée. Le dialogue social a été institutionnalisé aux niveaux national et sectoriel par le biais de conseils consultatifs, de concertation et de négociation. Les entreprises ont mis en place des conseils d'entreprise. Des systèmes de médiation des conflits ont été développés. Les gouvernements et les employeurs occidentaux ont même applaudi l'existence de syndicats libres, de négociations libres et du droit de grève comme instruments de correction de l'économie de marché pendant la guerre froide. Ils répondaient ainsi à la propagande du bloc de l'Est, communiste et centralisé.

De partenaires à obstacles à éviter

Les difficultés pour le monde syndical ont commencé dans les années '80. Le Premier ministre britannique Margaret Thatcher et le président américain Ronald Reagan ont encouragé le Fonds monétaire international (FMI) et la Banque mondiale à poursuivre des politiques néolibérales. En 1989, le mur de Berlin et le rideau de fer sont tombés et le néolibéralisme a reçu une nouvelle impulsion. L'économie, fortement globalisante, ne pouvait en rien être entravée. Liberté et bonheur étaient les mots d'ordre et devaient profiter à tous. Il fallait éviter toute forme de réglementation. Les normes de l'OIT, la législation sociale et les syndicats représentaient donc des obstacles.

Travail

Les syndicats à l'ère du numérique

En Europe, les crises financière et de la dette de 2008 ont incité les syndicats à être sur la défensive. Ce fut particulièrement le cas pour les pays assujettis aux plans d'aide (Grèce, Portugal, Irlande, Chypre) et soumis aux exigences de la troïka (Commission européenne, FMI, Banque centrale européenne). Sous la pression de la Commission Barroso, tous les pays ont remis en cause le modèle social européen, autrefois salué, y compris en ce qui concerne la concertation sociale. Les interlocuteurs sociaux se sont vus davantage exclus, les réformes structurelles se sont traduites par une réduction de la protection sociale.

Travail atypique et précarité

Les nouvelles méthodes de travail, décrites par l'OIT comme des *formes de travail atypiques*, compliquent également la situation pour les syndicats. Il s'agit de toutes les formes d'emploi qui diffèrent du travail stable (exercé à temps plein pendant toute la carrière ou une partie importante de celle-ci). Si l'on considère le contrat à durée indéterminée comme la norme, 74% du travail dans le monde est atypique.

Il est pratiquement impossible de citer toutes les nouvelles formes d'emploi : travail intérimaire non réglementé, travail à temps partiel involontaire, travail à court terme, travail sur une plateforme (Uber ou Deliveroo), travail en tant que faux indépendant, travail exercé en tant que *slasher* (personne exerçant plusieurs emplois dans la *gig economy* ou économie des petits boulots), le *crowdwork* (activités numériques hébergées sur Internet), nombreuses formes de travail très flexibles comme les contrats d'appel, les contrats

Manifestation des services publics à Genève (2004)
© Jean-Jacques Kissling - jjkphoto.ch



zéro heure, les contrats d'une heure ou d'un jour, formes non régulées de travail à domicile, etc.

Il est difficile d'entrer en contact avec les travailleurs qui exercent ce type d'activités. Beaucoup sont exploités comme au XIX^e siècle. Un des modèles économiques des plateformes Internet consiste à attirer les jeunes en mettant en avant la flexibilité du job qui leur permettrait, soi-disant, de préserver leur liberté. Beaucoup de ces jeunes pensent qu'ils sont suffisamment forts pour se défendre, mais les plateformes Internet échappent à toutes les obligations de l'employeur, ne paient pas d'impôts ou ne s'embarrassent pas de la sécurité sociale.

En fait, les travailleurs n'ont jamais été aussi vulnérables, malgré leurs connaissances, leurs compétences et leur assertivité.¹ Les inégalités augmentent même dans nos pays industrialisés : les salaires stagnent car ils ne suivent plus les augmentations de la productivité, alors que les revenus du capital grimpent ; les emplois sont de plus en plus à temps partiel et limités dans le temps ; l'économie informelle se développe et touche principalement les femmes ; les migrants sont très vulnérables. Il est difficile pour les salariés de faire face individuellement à ces changements. Or, dans certaines parties du monde, l'organisation des travailleurs n'est toujours pas souhaitée.

Entraves aux libertés et aux droits

Dans de nombreux pays, la liberté d'organisation reste un rêve. La Confédération internationale des syndicats (CSI) montre cette réalité. *L'Indice CSI des droits dans le monde 2018* révèle que l'espace démocratique se réduit pour les travailleurs et les travailleuses, tandis que la cupidité incontrôlée des entreprises augmente.

- 87% des pays ont enfreint le droit de grève.
- 81% des pays privent certains travailleurs, voire tous les travailleurs, du droit de négociation collective.
- Sur les 142 pays de l'étude, 54 interdisent ou limitent la liberté d'expression et la liberté de réunion.
- Le nombre de pays où les travailleurs sont exposés à la violence physique et aux menaces a augmenté de 10% (passant de 59 à 65 pays) ; il s'agit notamment du Bahreïn, du Honduras, de l'Italie et du Pakistan.
- Le nombre de pays qui pratiquent l'arrestation et la détention de travailleurs a augmenté, passant de 44 en 2017 à 59 en 2018.
- Des assassinats de syndicalistes sont à signaler dans neuf pays, parmi lesquels le Brésil, la Chine, la Colombie, le Guatemala, la Guinée, le Mexique, le Niger, le Nigeria et la Tanzanie.

Malgré tous ces obstacles, les syndicats demeurent. Lorsque qu'ils sont écartés, de nouvelles organisations corporatistes de travailleurs insatisfaits de leur traitement émergent.

Les jeunes collaborateur(trice)s de Deliveroo ont déjà fait parler d'eux dans plusieurs pays. Le 1^{er} novembre 2018, 20 000 travailleurs de Google, occupés dans 40 bureaux, de l'Asie à la Silicon Valley (San Francisco), ont organisé un *walk out* à l'américaine (une grève) pour dénoncer l'attitude de l'entreprise face aux abus sexuels. Les faits étaient passés sous silence et leurs auteurs masculins touchaient plusieurs millions en guise de prime de départ. Le personnel de Google a exigé la concertation sociale.² Et lorsque le personnel de Ryanair n'a plus supporté les mauvais traitements qu'il devait subir, il a trouvé les moyens de se tourner vers les syndicats et d'organiser une grève européenne.

De toutes les ONG du monde, aucune ne représente davantage de citoyens que la Confédération syndicale internationale, avec ses 175 millions d'affiliés.

Travail

Les syndicats à l'ère du numérique

Un chiffre impressionnant. Elle représente donc légitimement les travailleurs, même si seuls 7% des travailleurs sont syndiqués dans le monde.

Une voix à suivre

Le 22 janvier 2019, après 18 mois de préparation par 27 membres de la Commission mondiale sur l'Avenir du Travail (aucun n'ayant de relation avec l'OIT, hormis les quatre membres désignés d'office), la dite Commission a publié son rapport *Travailler pour bâtir un avenir meilleur*. Elle conclut qu'aussi difficile que cela puisse être, la représentation collective reste la voie à suivre.

Il s'agit d'« assurer la représentation collective des travailleurs et des employeurs dans le cadre du dialogue social en tant que bien public, activement promu par les politiques publiques. Tous les travailleurs doivent jouir de la liberté syndicale et de la reconnaissance du droit à la négociation collective, l'État étant le garant de ces droits. Les organisations de travailleurs et d'employeurs doivent renforcer leur légitimité représentative grâce à des techniques d'organisation novatrices qui s'adressent à ceux qui sont engagés dans de nouveaux modèles d'entreprise, notamment par l'utilisation de la technologie. Elles doivent également utiliser leur pouvoir de mobilisation pour réunir autour d'une même table des intérêts divers. »■

Semaine intersyndicale, Genève 2004
© Jean-Jacques
Kissling - jkphoto.ch

1 L'assertivité est la capacité à s'exprimer et à défendre ses droits sans empiéter sur ceux des autres (n.d.l.r.).

2 *New York Times*, 1^{er} novembre 2018, « Google Walkout: Employees Stage Protest Over Handling of Sexual Harassment ».



Entreprendre, sans en faire un fromage

Myriam Bettens, Genève
journaliste

Se créer un emploi à la mesure de ses besoins et valeurs: avec Internet, ce rêve devient réalité pour certains. C'est ainsi que la première Crèmerie Végane de Suisse romande a ouvert ses portes à Genève en début 2018. Cette aventure, née dans la cuisine familiale d'un trio soucieux de trouver des alternatives aux produits laitiers, a misé sur la noix de cajou.

«Fonder notre entreprise n'était pas l'objectif de départ, mais l'idée s'est peu à peu imposée», explique Malena Azzam, co-fondatrice de la *Crèmerie Végane*, située à la bien nommée rue de la Ferme. L'idée germe dans la tête de son père, Soheil Azzam, atteint d'une maladie auto-immune le poussant à bannir les produits laitiers et le gluten de son alimentation. Ne pouvant se résoudre à abandonner un de ses aliments préférés et ne trouvant rien d'acceptable en matière de succédané de fromage dans le commerce, il entreprend des essais dans sa cuisine à partir de noix de cajou. Sa fille Malena, végane pour des raisons éthiques, puis son compagnon Mourad Cherait viennent lui prêter main-forte.

Malena fait goûter les créations de son père à son entourage. La demande dépasse vite les capacités de production. La cuisine de Soheil atteint ses limites et son frigo encore plus. Le trio, en recherche de fonds pour développer son affaire, lance un appel au financement participatif par le biais d'une plateforme en ligne. «Cela a bien fonctionné, car notre projet a touché un public très varié», avance Malena. «Nos *affinés*

sont arrivés sur le marché alors que ce type de produits était encore très rare.» Elle ajoute que les réseaux sociaux ont joué un rôle important. Intolérants aux produits laitiers, militants de la cause animale ou personnes attentives à leur alimentation... leurs publications se répandent comme une traînée de poudre et les demandes affluent. Pourtant la jeune entrepreneuse ne cache pas que les débuts d'une petite structure sont toujours compliqués. «Même si notre affaire fonctionne bien, elle ne nous permet pas encore d'en vivre.»

Faire son beurre éthiquement

Malena se dit tout de même optimiste et ne regrette pas de s'être improvisée fromagère malgré l'investissement personnel considérable. Cette manière de travailler lui permet de «faire converger ses valeurs et son activité». Militante de la cause animale, elle affirme que l'alimentation peut devenir un lieu de politisation: «Les citoyens et les entreprises comme la nôtre devraient pouvoir faire pression sur le secteur agro-alimentaire ou la grande distribution pour répondre à des normes éthiques ou écologiques.» Moins d'emballages, redistribution des profits de manière équitable ou conditions salariales améliorées sont autant de domaines que la famille désire développer dans un avenir proche. «Chacun peut être acteur du changement et nous avons la responsabilité d'y contribuer à notre échelle.» Malheureusement, trop souvent «nous ajustons notre philosophie en fonction de nos appétits et non l'inverse». ■

Artisan d'art, un métier d'avenir... en Asie ?

Céline Fossati, Begnins
journaliste, *choisir*

Dernière manufacture européenne de harpes de concert 100% artisanales aux côtés de deux marques qui fabriquent en série (*Salvi* en Italie et *Camac* en France), *David* est une référence auprès des orchestres et des solistes. Cela assure-t-il du beurre dans les épinards ? Autant aimer les épinards sans beurre, et les agrémenter d'une bonne dose de passion. À passé l'âge de la retraite, Gérard David avoue que l'avenir de ses harpes made in Switzerland passera peut-être par ... l'Asie !

Depuis quelques années, avec l'organisation des journées européennes des métiers d'art (la Suisse y participe depuis 2012) et l'appui des réseaux sociaux, les artisans d'art tendent à revenir sur le devant de la scène, une visibilité nouvelle qui s'inscrit dans une réflexion plus globale autour de la consommation durable. Est-ce à dire que ces métiers aux savoir-faire précieusement élaborés au fil des siècles ont un avenir durable ? Peut-être, mais pas forcément en Suisse, ni même en Europe. Le marché du travail a redistribué les cartes de la consommation et les atouts ne sont pas de ce côté de la table. À tel point que l'avenir de la célèbre marque *David* de Sainte-Croix (VD), facteur de harpe depuis plus de 30 ans, passera peut-être par la Chine. « On a reçu des appels du pied de la Chine pour reprendre notre fond de commerce. Des investisseurs qui seraient prêts à racheter notre savoir-faire et la marque. »

Le problème, c'est que les beaux discours sur la noblesse des métiers d'art n'apportent pas de volume de travail.

« L'horlogerie est l'une des rares branches artisanales d'art qui s'en sort un peu... L'artisanat, en effet, est un secteur de l'industrie qui est mis de côté depuis des décennies. Le train est passé. Difficile aujourd'hui de raccrocher les wagons », commente Gérard David qui fabrique une vingtaine d'instruments par an, sur mesure, et vend ses harpes aux quatre coins du monde. Il ne se dit pas pessimiste, mais réaliste. « En Suisse, et même en Europe, la main-d'œuvre est trop chère et les financements difficiles à trouver. Les banques préfèrent investir dans des start-up, même si nombre d'entre elles ferment après avoir utilisé les fonds. J'avoue avoir parfois de la peine à comprendre ce marché opportuniste alors que nos entreprises sont souvent plus pérennes sur le long terme. »

L'ouverture du marché européen a joué en défaveur de la manufacture. La baisse des commandes après la chute du taux de change entre le franc suisse et l'euro a été importante. La manufacture *David* ne travaille pour ainsi dire plus avec la France, l'Allemagne et l'Autriche qui étaient pourtant ses marchés de prédilection. « C'est vrai pour les particuliers, mais aussi les institutions et certains orchestres pour qui nous avons assuré la maintenance de leurs instruments durant une trentaine d'années et qui ne nous ont même pas demandé d'offre quand il s'est agi d'acheter de nouvelles harpes... Si je devais repartir aujourd'hui, j'essayerais de m'installer dans un endroit où l'on est soutenu et où la main-d'œuvre est moins chère. » ■

Travail

Les dérives de la modélisation

Jean-Nicolas Moreau, Nanterre
fondateur et président honoraire du cabinet Res-EuroConseil¹

ANALYSE

Les risques psychosociaux individuels - stress, dépressions, burn-out, harcèlements, absentéisme, suicides - ont pris la place des débrayages et autres formes « de cession collective du travail ». En cause, l'élévation au rang de Vérité des modèles procéduraux, scientistes et fermés, de gouvernance des entreprises. L'obligation de conformité à la règle étouffe la singularité et met les employés en position de dissonance...

Jean-Nicolas Moreau enseigne à l'Université Paris-Dauphine. Il est membre du Conseil d'orientation des conditions de travail auprès du ministre du Travail français et de l'Association internationale pour l'enseignement social chrétien.

En ce début du XXI^e siècle, les grèves ne sont plus, dans les pays européens, la première forme de conflits en entreprise. Moins directement efficace dans une économie post-taylorienne où les salaires sont de plus en plus individualisés, la grève a fait place à une pulvérisation de conflits individuels dont les plus fréquents sont le désengagement, la « désaffiliation ». ² Nombre de salariés disent « oui » avec la tête et font « non » avec les pieds.

Dans le même temps, la crise profonde de la démocratie représentative, qu'elle soit politique ou sociale, a affaibli les structures internes de la représentation

du personnel. Tout se passe comme si la violence organisationnelle et interpersonnelle, ne trouvant plus de chemin d'expression collective interne, se retournait contre les acteurs eux-mêmes dans des formes multiples de décompensation psychologique. L'implosion subjective a remplacé l'explosion collective.

Analyser les causes des risques psychosociaux, c'est, en fait, passer au scanner les différents types de dysfonctionnements de l'entreprise, qu'ils soient d'ordre systémique (parmi eux, les défaillances stratégiques), organisationnels ou managériaux. Si répertorier les multiples facteurs de risque est relativement aisé, identifier les plus déterminants d'entre eux est plus difficile. ³ Au premier rang de ceux-ci, on trouve la culture ou plus précisément l'idéologie « techniciste » qui domine aujourd'hui la gouvernance des entreprises. Elle se nourrit d'éléments culturels ambiants qui lui assurent autorité et stabilité.

Du réel au prescrit

La nouvelle gouvernance se caractérise par la modélisation technique de l'activité en vue de deux finalités principales : concevoir l'architecture du système d'information de l'entreprise, et produire une représentation partageable de son fonctionnement global. Ce faisant, elle transforme la réalité foisonnante d'une organisation en une série de représentations rationnelles, cohérentes et articulées. L'objectif est de garantir, grâce aux processus et aux procédures, la conformité attendue de la production à son meilleur niveau d'équilibre entre les coûts, les délais, la qualité, la sécurité et la maîtrise de l'environnement.

Pour ceux qui la conduisent, cette démarche est passionnante et motivante, car elle mobilise les formes créatrices du travail et permet de disposer d'instruments de pilotage face à une réalité multiforme. Les procédures sont là pour

Travail

Les dérives de la modélisation

opérer la conformité de l'activité au modèle. Partout où c'est possible, elles sont liées à une interface informatique qui assure l'impérativité de l'enchaînement des consignes prescrites.

L'élaboration des procédures demande une double opération d'abstraction. La première consiste à transformer l'activité d'un métier en langage machine ; il s'agit de convertir les informations ouvertes (polysémiques et donc interprétables) fournies par l'homme dans la description de ses tâches, en informations fermées (univoques et non interprétables) utilisables pour le calcul de la machine. La seconde est d'interdire a priori les écarts (appelés aléas ou anomalies) par rapport à la procédure qui est censée (de manière illusoire) avoir décrit la totalité de l'activité concernée.

La modélisation prend ainsi la forme du travail prescrit qui devra impérativement s'appliquer au travail réel. On ne discute pas de la vérité : elle s'impose dans son universalité.

Cette modélisation répond à des règles méthodologiques qui en garantissent la scientificité et la fiabilité. Deux exigences que réclame aussi le cadre juridique qui s'impose à l'entreprise. Lorsque le risque se réalise (par exemple dans le secteur de l'agroalimentaire, de la chimie ou du nucléaire), l'entreprise est sommée de démontrer qu'elle a appliqué de façon conforme les procédures prescrites par la réglementation ou

qu'elle a effectivement mis en place les bonnes pratiques de la profession.

Le hic c'est que chemin faisant, ce dispositif modélisateur et procédural devient, pour les managers, porteur d'une vérité qu'ils pensent d'autant plus avérée qu'elle s'objective par des règles de calcul, par des validations opérées entre experts et par le traçage qu'elle permet de la plupart des activités de l'entreprise. La modélisation prend ainsi la forme du travail prescrit qui devra impérativement s'appliquer au travail réel. On ne discute pas de la vérité : elle s'impose dans son universalité.⁴ Jacques Ellul et Martin Heidegger avaient montré, chacun de leur côté, comment la technique fonctionnait comme un univers clos sur lui-même, autoréférencé et dont la tendance permanente est d'absorber dans son ordre l'ensemble du réel.⁵

Dès 1936, le film *Les Temps modernes* de Charlie Chaplin avait figuré de façon magistrale comment l'organisation scientifique du travail (OST) pouvait rendre fou. Lorsqu'on sépare de façon stricte la conception de l'exécution, lorsqu'on pense pouvoir replier le travail réel sur le travail prescrit dans une stricte conformité (ce qui reviendrait à faire rentrer le territoire dans la carte), c'est le travail lui-même qui est empêché.

Le travail empêché

Bercée par l'illusion d'avoir pu décrire toutes les opérations d'un métier face à tous les aléas qui peuvent se produire, l'idéologie techniciste assimile le travail humain à celui d'une machine. La stricte conformité à la procédure retire au travailleur la possibilité de penser, d'apporter à son travail son intelligence et son cœur ; elle l'empêche à la fois de travailler et de parler de son travail.

Travailler suppose, en effet, de s'approprier dans un même mouvement les règles du métier, tout en les adaptant aux particularités innombrables de la



La nouvelle Vérité.
© Sergey Nivens /
Adobe Stock

réalité auxquelles elles s'appliquent. Car une situation de travail est toujours singulière. En postulant que la qualité du travail s'obtient dans une conformité à l'identique du travail réel au travail prescrit, l'idéologie techniciste ignore la nature particulière du passage de la règle à son exécution, ou bien, pour en donner une figuration métaphorique, elle ignore la nature du travail spécifique de l'orchestre qui assure le passage de la partition à la symphonie.

S'ensuivent une série de conséquences délétères que l'on peut regrouper sous la notion de travail empêché.⁶ Le travailleur se trouve très vite dans l'impossibilité d'appliquer « à la lettre » la série de consignes prévues dans la procédure. De fait, ce serait bloquer le travail et faire ce que l'on appelle « une grève du zèle ». Ne pouvant pas enfreindre officiellement la procédure et ses consignes, le travailleur est obligé de se cacher, d'adapter son travail de façon clandestine, tout en faisant semblant d'avoir travaillé dans une parfaite conformité à la règle.

À ce stade, plusieurs phénomènes se sont déjà produits. En premier lieu, le travailleur fait l'expérience de l'impossibilité de parler de son travail, de ses difficultés comme de ses réussites, puisque tout ce qu'il y a à faire figure déjà dans la procédure et les consignes qui lui sont associées.⁷ Or, lorsqu'on évoque généralement son travail, de quoi parle-t-on, si ce n'est des adaptations que l'on est amené à mettre en œuvre? L'expert, dans chaque métier, est celui qui non seulement a assimilé les règles mais est capable de les adapter à la plupart des circonstances du travail réel. Sans adaptation autorisée ni reconnue, il n'y a plus de qualité spécifique attribuée au travailleur. La conformité à l'identique à la procédure met ainsi en place un travail sans qualité perçue par le travailleur.

Deux mondes parallèles

Une grande partie des conflits interpersonnels dans l'entreprise proviennent de la divergence dans l'appréciation de ce qu'est un travail bien fait.⁸ On touche ici à l'estime de soi et à la construction

Travail

Les dérives de la modélisation

de l'identité. La solution la plus aisée est la fuite, le désengagement, la désaffiliation.

Ne pouvant pas enfreindre officiellement la procédure et ses consignes, le travailleur est obligé de se cacher, d'adapter son travail de façon clandestine.

Dans ce mouvement de retrait, se mettent en place des équilibres sur lesquels la gouvernance techniciste n'a pas de prise. Le manager de proximité, pour sauver les apparences, est lui-même obligé de ne rien voir des adaptations clandestines de son équipe, puisqu'il n'a aucune solution à lui apporter. Progressivement, face à la défaillance managériale, le groupe s'organise de façon autonome, sans contrôle, dans ses multiples actions quotidiennes, notamment celles qui régissent l'articulation entre vie quotidienne et vie professionnelle.

© Minerva Studio/
Adobe Stock



Dans beaucoup d'entreprises, aujourd'hui, la base tient le terrain alors que le management administre les processus et les procédures. Une fracture culturelle et sociale s'est mise progressivement en place, permettant à deux mondes de se côtoyer sans se rencontrer. Il s'ensuit un effondrement relationnel et managérial dans la plupart des secteurs professionnels.

Retour à une solidarité responsable

Il ne s'agit pas de renoncer aux processus et aux procédures : c'est de la rationalité en marche qui n'a plus à démontrer son efficacité. Il s'agit d'enrichir la culture de gouvernance, pour l'amener à distinguer de façon claire la programmation d'une machine des règles qui régissent l'activité humaine. Il s'agit, en fait, de rendre au travail sa place.

Car au cœur du travail, il y a cette possibilité offerte à chacun de développer ses compétences en interaction avec autrui et de construire des compétences collectives. Cette dynamique conjointe est intimement liée au processus d'humanisation. Nous nous saisissons de nous-même, de nos compétences et, plus profondément, de notre identité au sein même de l'activité que nous mettons en œuvre et qui nous situe dans une interdépendance à autrui. Nous travaillons pour nous-même, avec et pour autrui. La destination du travail est donc toujours double. Le service que nous rendons dans le travail nous est rendu en termes de reconnaissance, d'expérience, de compétence et de salaire.

Ce postulat permet de dégager plusieurs lignes de force. Une bonne gouvernance doit toujours resituer l'interaction homme-machine au sein de l'interaction homme-homme. Il lui faut abandonner l'illusion techniciste d'une conformité à l'identique, au profit d'une conformité analogique qui restitue au travail et au travailleur les initia-

tives de l'intelligence et du cœur. Que serait la musique sans l'interprétation? Enfin, il s'agit de remettre le dialogue au centre des situations de travail,⁹ pour identifier les adaptations à mettre en place, faire émerger le sens et la qualité, objectiver les arbitrages entre les coûts, les délais et la qualité pour les autoriser. Que serait l'interprétation sans chef d'orchestre?

C'est à ce prix que l'on peut lutter contre les structures de violence dénoncées au début du siècle dernier par Charlie Chaplin et tant d'autres après lui. C'est ainsi que l'on peut transformer l'interdépendance subie des situations de travail en solidarité responsable, finalisée par le service à rendre. C'est ainsi que les entreprises, quelle que soit leur forme, peuvent devenir des structures de bien commun. ■

1 Le cabinet Res-EuroConseil aide les entreprises à mettre en place une stratégie et des dispositifs de régulation sociale pour optimiser leur performance. Il offre notamment une expertise reconnue en matière de gestion et prévention des crises.

2 La multitude de conflits individuels peut se coaguler à tout moment autour d'un événement déclencheur, qui va servir d'abri à nombre d'irritants de nature différente. Cette forme de grève est surnommée « conflit champignon » (les champignons les plus dangereux sont ceux à lamelles), qui, toute proportion gardée, peut ressembler au conflit des « gilets jaunes ».

3 Les facteurs qui déclenchaient des grèves il y a trente ans sont les mêmes que ceux qui sont à l'origine aujourd'hui des risques psychosociaux. Ce qui ne veut pas dire qu'ils sont déterminants de la même manière.

4 Il s'agit de l'une des causes de l'affaiblissement du dialogue social. Sur quoi aurait-on besoin de demander l'avis des salariés alors que les modèles ont été vérifiés par les experts?

5 Cf. **Martin Heidegger**, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard 1958, et **Jacques Ellul**, *Le Système technicien*, Paris, Calmann-Lévy 1977 (rééditions en 2004 et 2012 par Cherche Midi).

6 Cf. les nombreux travaux, articles et conférences d'**Yves Clot**.

7 Le *lean management* permet, dans ses prescriptions méthodologiques, d'associer les opérateurs à l'élaboration des procédures et d'adapter en permanence ces dernières. En pratique, le *lean* a été « ripoliné » par l'idéologie techniciste et l'on n'autorise ses adaptations que lors des révisions de procédures (souvent annuelles). Entre-deux, l'adaptation n'est généralement pas permise, sauf en cas d'incident grave.

8 Les praticiens du MBTI (Myers-Briggs Type Indicator) ou d'autres méthodologies analogues procurent de multiples exemples de désaccord autour de la notion de travail bien fait. De même, les médiations sur des questions de harcèlement mettent souvent en lumière des divergences d'appréciation sur la qualité du travail comme cause première du conflit.

9 Il est frappant de constater l'introduction par les psychologues de groupe de parole sur les lieux de travail pour prévenir les risques psychosociaux. En fait, tant que la parole sur l'adaptation ne sera pas autorisée en continu, ces groupes seront réduits à un rôle plus curatif que préventif.



Travail

À l'épreuve de la génération Y

Max Lovey, Genève
docteurant en science politique

ANALYSE

Beaucoup a été dit sur la relation au travail des jeunes générations qui seraient plus attachées que les anciennes à la notion d'épanouissement personnel et ne se retrouveraient pas dans les structures actuelles du marché de l'emploi. Une étude genevoise relativise cette analyse. Différences, certes il y a, mais pas pour les raisons avancées.

Burn-out, bore-out, brown-out... À en croire le foisonnement contemporain du champs lexical visant à qualifier le mal-être au travail, le monde de l'entreprise est loin d'être cet eldorado de *fun* et d'épanouissement personnel promis par les adeptes de la Silicon Valley. En 2016, le nouveau phénomène du *brown-out* (le fait de souffrir du sentiment d'exercer un travail inutile, absurde voire même nuisible) était présenté dans la presse comme « une baisse de courant psychique [...] provoquée par l'absurdité quotidienne des tâches à accomplir »,¹ ou même comme une « profonde crise existentielle [qui] frappe le monde du travail ».²

Ces nouveaux concepts mettent des mots sur un vécu dans le monde de l'entreprise que certains chercheurs avaient déjà pressenti il y a plus de dix ans. Le sociologue américain Richard Sennett³ note en 2007 comment les organisations modernes, flexibles et rationnelles, embauchent des individus dont les aptitudes les situent à l'opposé de la figure de l'artisan. Elles recherchent des travailleurs avec des compétences transversales (plutôt que des spécialistes), capables de se réinventer en permanence, de faire table rase du passé, pour s'orienter avec enthousiasme vers de nouveaux défis.

Sennett avance que, pour prospérer dans un tel environnement, il est nécessaire de ne pas trop s'attacher émotionnellement à son entreprise et à son travail, ce qui est évidemment problématique dans une société articulée autour de la norme du travail. On entrevoit facilement le lien potentiel entre un tel modèle organisationnel et la crise de sens dont parlent les médias cités plus haut.

Une question de valeurs

Un autre discours contemporain affirme que la génération Y (grosso modo les personnes nées entre 1980 et 1995), ayant d'autres valeurs, elle aurait par rapport au travail des attentes fondamentalement différentes de celles des générations précédentes. Cela entraînerait une inadéquation entre ses manières de faire et de penser et les structures traditionnelles des organisations, et donc une crise de sens du travail.

La génération Y serait moins portée sur la réussite matérielle ou le statut et valoriserait l'épanouissement personnel, ce qui impliquerait notamment le besoin d'exercer un travail qui a un impact positif sur le monde. Ces préoccupations iraient de pair avec un rapport à la hiérarchie et à la temporalité du travail lui aussi différent de celui des générations précédentes. Plus question, pour ceux qu'on appelle aussi les *millennials*,

Max Lovey a écrit un mémoire en 2017 pour l'Université de Genève sur les rapports au travail selon les générations, intitulé *Le sens au travail : une étude sociologique intergénérationnelle*.



Une question de sécurité?
© Julian Kumar / Godong

de travailler à 100% - il leur serait primordial d'avoir du temps à consacrer à des activités associatives ou sociales annexes - ni de recevoir des ordres d'un supérieur hiérarchique - il leur faudrait des structures horizontales dans lesquelles ils sont invités à communiquer.

Cette théorie est au cœur de l'étude que j'ai réalisée en 2017 auprès de collaborateurs et de responsables des ressources humaines (RH) d'entreprises actives dans différents domaines en Suisse romande. L'objectif était de vérifier la véracité et la portée de ces différentes spéculations.

Sur la question des valeurs générationnelles, le politologue américain Ronald Inglehart fait office de référence. S'intéressant à l'émergence des valeurs dites post-matérialistes dans les années d'après-guerre⁴, il a établi que les valeurs d'un individu sont le fruit de l'environnement socio-économique dans lequel il a grandi. Si cet environnement ne lui garantit pas la sécurité matérielle, son système de valeurs s'organise au-

tour de la recherche de cette sécurité; s'il le garantit (comme c'est de plus en plus le cas en Occident depuis les années 50), il recherche des éléments autres que matérialistes, telles que la réalisation de soi ou des considérations plus esthétiques et intellectuelles.

Conscient que ce schéma de cause à effet procède d'un économisme trop grossier, R. Inglehart intègre le fait que l'environnement socio-économique des années qui précèdent l'âge adulte ancre en chacun des dispositions durables, qui ne changent donc pas de manière instantanée au gré de la conjoncture économique. D'où la possibilité, selon lui, d'observer des différences significatives dans les préoccupations des différentes cohortes générationnelles.

Appliqué au cas de la génération Y, ce cadre analytique semble de prime abord pertinent. En effet, ayant vécu leur enfance et adolescence dans les années 80 et 90, les membres de cette génération ont formé leur système de valeurs dans un environnement politique, économi-

Travail

À l'épreuve de la génération Y

que et social relativement sécurisant. Ce qui les aurait poussés à développer des aspirations de type post-matérialiste.

Une question de jeunesse

Les responsables RH que j'ai interrogés partagent dans une certaine mesure ces observations, mais ils émettent des réserves. Un responsable actif dans une compagnie d'assurance confiait ainsi : «...je ne veux pas faire de catégories trop rigides parce que ce n'est pas vrai à 100% [...] Je constate des choses chez des jeunes qui ne vont pas dans ce sens, [il y a] un degré d'engagement qui est très fort [...] Sur la dimension du plaisir qui serait un facteur super important, [je] vois encore des gens qui sont capables de se faire mal, de se mobiliser sur des choses qui ne sont objectivement pas drôles. » Cette citation est emblématique de l'esprit général des responsables RH interrogés. Certains se montrent même plus perplexes.

Il est intéressant aussi de noter que le cadre interrogé ne parle pas de « membres de la génération Y » mais de « jeunes ». Ce choix est loin d'être anodin. Il fait écho à une critique émise par le sociologue Serge Guérin et le philosophe Pierre-Henri Tavoillot⁵ quant à l'hypertrophie de l'usage du concept de génération dans les médias ou chez les professionnels du marketing. Pour ces chercheurs français, la popularité du concept de génération Y - et maintenant déjà de génération Z (!) - tient à la fois de sa commodité pour déchiffrer la réalité d'un monde complexe, où les informations contradictoires sont lé-

gion, et d'une action volontariste de l'industrie du marketing pour le propager. La notion d'ailleurs trouve son origine dans le monde de la publicité, dont le propre est de créer de nouveaux désirs et, à cette fin, des récits pertinents.

S. Guérin et P.-H. Tavoillot avancent que le problème, avec le discours sur la génération Y, réside dans le fait de prendre pour un phénomène conjoncturel ce qui est en réalité une composante structurelle de l'histoire de l'humanité : la jeunesse ! Il est probable que les membres de la génération ont des sensibilités, des préférences et des préoccupations particulières, mais celles-ci ne s'expliquent pas par leur appartenance générationnelle, mais plutôt par le fait qu'ils sont jeunes. Les termes qu'employait Aristote en son temps pour parler des jeunes ressemblent d'ailleurs à ceux qu'on utilise pour décrire la génération Y : « Les jeunes sont changeants et promptement dégoûtés de ce qui les a passionnés [...] Par amour propre, ils ne supportent pas qu'on ne tienne pas compte de leur personne, et se fâchent quand ils croient qu'on leur fait du tort [...] Ils croient tout savoir et tranchent sur toutes choses. De là vient leur exagération en tout. [...] Ils aiment à rire, et c'est pour cela qu'ils plaisantent, car la plaisanterie est une impertinence polie. Tel est le caractère des jeunes gens. »

Des changements transgénérationnels

Dès lors, il faut aussi relativiser la portée des concepts associés à celui de génération Y (et génération Z), comme ceux de *génération connectée*, *digital natives* ou encore de *génération slashers*. S. Guérin et P.-H. Tavoillot avancent que, si les innovations technologiques, managériales ou sociétales ont bien un impact sur les travailleurs, leur influence ne s'arrête pas aux frontières de la génération Y mais oriente les pratiques des membres de chaque génération, sans distinction.

Si certaines *apps* restent l'apanage des plus jeunes, il est évident que les membres des générations X ou *baby boomers* se sont totalement approprié la communication par messagerie instantanée et n'ont aucun problème à échanger par e-mail avec leurs collègues. Le fait que les entreprises organisent de plus en plus de formations continues, afin que leurs employés restent à jour dans un monde du travail en constante mutation, suffit à en convaincre.

Il en va de même pour les *slasheurs*. Là encore, toutes les catégories d'âge sont touchées par la flexibilisation du marché du travail et la prolifération des contrats à durée déterminée, si bien que chacun, à n'importe quel âge, peut être amené, plus ou moins malgré lui, à exercer différents jobs dans la même semaine.

Il ne s'agit pas de nier dans l'absolu la possibilité de l'existence de valeurs propres à différentes générations, qu'elles soient matérialistes, post-matérialistes ou autres, mais d'être prudent avec l'analyse de Ronald Inglehart qui n'est pas transposable à n'importe quel contexte. Les changements de société qui ont eu lieu dans l'après-guerre et qui ont façonné les valeurs des *baby boomers* sont spectaculaires et sans commune mesure avec les changements plus récents dont on voudrait nous faire croire qu'ils ont introduit une différence de valeurs significative entre les générations X et Y, ou Y et Z. D'autant que les évolutions technologiques, politiques et sociétales de ces décennies impactent toutes les générations.

Les résultats de mon enquête confirment ces intuitions. Les questions qui visaient à évaluer la dimension matérialiste ou post-matérialiste des valeurs des membres de chaque génération (*baby boomers*, X, Y, Z) n'ont révélé aucune différence significative entre les générations. Les rares écarts observés résident entre les plus jeunes (Z) et les

plus âgés (*baby boomers*), ce qui conforte l'idée que l'âge est un élément plus significatif que la génération.

L'importance du statut

Les réponses des plus jeunes, par exemple, à la question : « Lorsqu'on vous demande d'effectuer une tâche au travail, à quel point est-il important pour vous de savoir pourquoi ? » indiquent qu'il est moins important pour eux que pour leurs aînés de connaître ce pourquoi. Comme la grande majorité d'entre eux sont des apprentis, on peut interpréter cette démarcation par le fait qu'ils sont encore à un stade de leur carrière où l'exécution de directives leur est plus naturelle que la prise d'initiatives ou la réflexion sur le sens de telle ou telle tâche. La variable « âge » explique aussi les réponses apportées à la question : « Si vous receviez une rente à vie vous permettant de vivre confortablement sans travailler, que feriez-vous ? » Les *baby boomers*, qui ont leur carrière derrière eux et sont proches de la retraite, répondent dans une plus grande mesure qu'ils arrêteraient de travailler.

Si l'âge implique un rapport différent au travail, c'est surtout par son lien avec le statut et le rôle dans l'entreprise. Mes résultats montrent que les apprentis se sentent moins intégrés dans leur entreprise que les autres ; ils estiment, dans une plus large mesure que les cadres, avoir assez de temps pour mener à bien leur travail ; et les cadres, dont une large partie sont des *baby boomers*, se sentent plus utiles à leur entreprise que les apprentis.

Au final, il semblerait que, si on cherche à comprendre la perception et le ressenti des acteurs du monde du travail, la position dans la structure hiérarchique et les subjectivités qui y sont associées ont une pertinence bien plus élevée qu'une pseudo inadéquation des valeurs des nouvelles générations.

Travail

À l'épreuve de la génération Y

Du travail, à tout prix

L'anthropologue américain David Graeber apporte dans *Bullshit Jobs*⁶ une clé d'analyse des *bore-out* et *brown-out* autrement plus plausible, montrant comment les évolutions des normes organisationnelles impactent tous les collaborateurs, indépendamment de leur génération. Il s'intéresse aux idées et aux valeurs, mais au niveau macro des cultures civilisationnelles séculaires, et montre comment celles-ci peuvent orienter les pratiques au-delà de la raison, et parfois même jusqu'à l'absurde. Ces trente dernières années, parallèlement au développement du secteur de l'information et de la communication, a été créé un très grand nombre d'emplois dont ceux qui les exercent ne parviennent pas à justifier l'existence, tant ils sont superflus, absurdes voire néfastes. Témoignages à l'appui, il montre combien nombreux sont ceux pour qui l'expérience du travail salarié va de pair avec de sérieux problèmes d'amour propre.

L'anthropologue présente une typologie de ces travailleurs malheureux : du *larbin* qui n'a pas d'autre fonction que de permettre à son supérieur de se sentir important en lui déléguant des tâches qu'il pourrait réaliser lui-même, au *petit-chef* chargé de rédiger des rapports que personne ne lira et d'organiser des réunions inutiles, en passant par le *rafistoleur* dont le rôle se limite à corriger la multitude de petits accroc et imperfections des rouages du système. Des études réalisées en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas indiquent que

pour près de 40% des employés, leur travail n'a aucune valeur sociale et pourrait être supprimé du jour au lendemain sans le moindre impact négatif. Pour D. Graeber, ce sont les logiques proprement culturelles de ce qu'il appelle le *féodalisme managérial* (prestige, inertie, doxa managériale...) qui justifient ces emplois inutiles d'un point de vue structurel alors même que leur maintien va contre les lois du marché. Elles vont de pair avec une éthique du travail comme *valeur en soi* qui pousse les politiques (pour qui l'alpha et l'oméga de la législature est d'augmenter la croissance économique et l'emploi) à considérer qu'un travail vide de sens vaut mieux que pas de travail du tout. C'est aussi ce qui explique que la prévision de l'économiste John Keynes dans les années 30, selon laquelle on ne travaillerait plus que 15 heures par semaine en l'an 2000 grâce au gain de productivité engendré par le progrès technologique, ne s'est pas réalisée.

En définitive, s'il est une valeur dans nos sociétés occidentales qui transcende les frontières de classes, de genres ou ... de générations, c'est bien le travail dans son acception la plus large. Il n'est dès lors pas étonnant que des inflexions objectives dans son agencement (lorsque celles-ci visent le profit ou le prestige au détriment de la dimension créatrice et émancipatrice) puissent entraîner une perte de sens et un mal-être sérieux pour celles et ceux qui les subissent. ■

1 In *Le Monde*, « Après le burn-out et le bore-out, voici le brown-out », 13.10.2016.

2 In *Le Temps*, « Brown out : quand les salariés cherchent un sens à leur travail », 26.09.2016.

3 **Richard Sennett**, *The Culture of the New Capitalism*, New Haven, Yale University Press 2007, 214 p.

4 **Ronald Inglehart**, *The Silent Revolution*, Princeton, Princeton University Press 1977, 478 p.

5 **Serge Guérin, Pierre-Henri Tavoillot**, *La guerre des générations n'aura pas lieu ?* Paris, Calmann-Lévy 2017, 250 p.

6 **David Graeber**, *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent 2018, 416 p. Voir la recension de l'ouvrage sur www.choisir.ch (n.d.l.r.).

Travail

Colleur d'affiches, diplomate quel est votre bullshit job ?

Eugène, Lausanne
écrivain

REGARD

Le boulot cool. La planque parfaite. Étudiant en lettres à l'Université de Lausanne (UNIL), je décroche en 1992 le job idéal : coller les affiches du théâtre La Grange de Dorigny, situé sur le campus. Il s'agit de les placarder dans le bâtiment des sciences humaines, un peu dans celui de HEC et aussi au centre ville de Lausanne. Quoi de plus simple ?

Je me rends à l'UNIL quatre jours par semaine, donc je n'aurai aucun mal à les poser. Et comme j'ai un scooter avec lequel je sillonne Lausanne, je n'aurai même pas l'impression de bosser.

Hop ! Je termine ma première tournée en moins de quatre heures. Fier comme Freddy Mercury à Wembley, je m'écluse un verre au Captain Cook, LE pub du centre de Lausanne. Puis, en marchant pour retrouver mon scooter, je m'aperçois que toutes mes affiches scotchées sur le panneau de la rue de la Mercerie ont été recouvertes par celles annonçant une Night de la House Music à Montreux (on est en 1992, je vous rap-

pelle). Je vérifie les autres panneaux : même résultat. Plus une seule affiche de la Grange de Dorigny n'est visible à Lausanne ! Oups. Je découvre une réalité inattendue : la guerre des affiches. Les pires sont les poseurs d'affiches de la Dolce Vita. De vrais psychopathes du rouleau de scotch. Le job devient de plus en plus pénible. Genre Sisyphé à scooter. Et il y a les intempéries : poser des affiches par -2 degrés, c'est moyen comme rigolade.

Et puis soudain, tout change : en automne 1994, ma première pièce de théâtre est jouée à Lausanne. Dans quel théâtre ? La Grange de Dorigny, bien sûr ! J'enfourche mon scooter et je matraque mes affiches sur tous les panneaux, les murs, les vitrines de boulangeries et dans les cafés. J'adore ce job : être payé pour informer la Terre entière que ma première pièce va être jouée.

« Placez votre main sur un poêle une minute et ça vous semble durer une heure. Asseyez vous auprès d'une jolie fille une heure et ça vous semble durer une minute. C'est ça la relativité. »

C'est Einstein qui le disait. Je crois qu'on peut considérer le travail avec la même relativité. Enfin, il y a des limites à tout, même à la relativité. Des boulots absurdes, révoltants et abrutissants, il en existe vraiment. Chez Amazon notamment.

Par exemple, si je commande en un click *Bullshit Jobs* de David Graeber,¹ aussitôt quelque part en France un magasinier reçoit ma commande. Il dispose de moins d'une minute pour retrouver le bouquin dans les centaines de rayons d'un dépôt titanesque. Pour cela, il est aidé par un appareil lui indiquant de sa voix synthétique l'emplacement exact du livre. Une sorte de GPS sadique qui se comporte comme un parfait mou-

Travail

Colleur d'affiches, diplomate quel est votre bullshit job ?

chard : il dénonce chaque erreur, toutes les pauses intempestives et la moindre baisse de cadence. Des commandes comme la mienne, le magasinier doit en assurer une centaine par heure. J'espère au moins que lorsqu'il a emballé *Bullshit Jobs*, le malheureux a esquissé un petit sourire. Et tout à coup, je me demande si je peux communiquer avec le magasinier d'Amazon ! Lui passer un message par titre d'ouvrage interposé. Du coup, je commande *Demain, j'arrête de bosser* de Jean-Robert Probst (1996)...

Quelques jours plus tard, mon facteur dépose un paquet dans ma boîte aux lettres. À propos, le facteur bosse désormais avec un scanner qui, lui aussi,

traque ses moindres faits et gestes. Un autre parfait mouchard. Facteur ? Un des pires boulots imaginables en 2019 ! S'il ne tient pas la cadence trois jours de suite, son supérieur hiérarchique n'hésitera pas à le convoquer pour un entretien en lui mettant sous le nez le minutage de sa tournée.

Les Temps modernes de Charlie Chaplin, chef-d'œuvre de 1936, sont de retour. Mais pas seulement à l'usine. Ils ont envahi nos quartiers et nos campagnes dans l'indifférence générale.

Je déballe. Un court instant, j'espère tomber sur un billet griffonné à la hâte par l'employé d'Amazon. Genre : « J'ai compris le sens de votre commande. Voici mon email. Discutons-en ! » Mais non. On est dans la vraie vie.

Bullshit Jobs est écrit par un franc-tireur qui se définit lui-même comme un « anthropologue anarchiste ». Son essai *La dette : 5000 ans d'histoires* (2011) en a fait une star des mouvements contestataires. Sa réflexion sur le monde du travail publiée en 2018 comporte pas mal de cas concrets aussi révoltants que stupéfiants. Il cite même des sondages anglais et hollandais selon lesquels près de 40% des travailleurs exercent un job qu'ils jugent eux-mêmes comme parfaitement inutile. Par contre, je suis en total désaccord avec sa croyance selon laquelle un spéculateur boursier considère son job comme « merdique ». Selon Graeber, si une infirmière, un prof ou un garagiste disparaissait, notre société s'en trouverait amoindrie. Par contre, un conseiller en *hedge fund off shore* admet lui-même qu'il ne produit rien. Ah bon ? J'ai causé un jour avec un fiscaliste dans une soirée et il était vraiment enchanté de faire bénéficier ses clients de ses talents en optimisation fiscale (parfaitement légale en Suisse).

Le colleur d'affiches
© Adobe Stock



Je consulte Google qui m'informe qu'un autre bouquin sur le sujet vient de sortir (décidément!): *Boulots de merde, du cireur au trader*.² Cette fois, je ne l'achète pas; je le commande sur le site de la Bibliothèque cantonale.

Au guichet du prêt, je croise un copain qui s'occupe d'un département de science humaine. Je l'envie. Je l'imagine bouquiner du matin au soir. Il sourit amèrement, me paie un café et m'explique que les bibliothécaires ne lisent jamais les bouquins. Pour décider si la bibliothèque fera l'acquisition d'un ouvrage, ils consultent le site Internet de l'éditeur, puis ils lisent des articles (s'il y en a) ou des blogs. Le vrai boulot du bibliothécaire, c'est l'indexation des livres. « Arrête, je suis sûr que tu bouquines aussi », dis-je. « Je lis ... mais pendant la pause ou à la maison. Jamais au travail. »

La situation est tellement absurde qu'elle me rappelle celle d'une copine qui avait été embauchée dans la diplomatie suisse. Pour y arriver, elle avait bossé à fond, passé des examens. Au bout de deux mois, je la croise en ville. « Alors, tu t'éclates? On va t'affecter à New York ou Shanghai? - Non, j'ai démissionné. - Quoi? - J'étais à Berne. On devait rédiger des rapports sur des papiers de trois couleurs: vert pour l'interne, bleu pour l'externe et jaune pour notre supérieur direct. Mais depuis deux ans, le bureau était en rupture de stock de papier de couleur. Du coup, chaque diplomate prenait une feuille blanche et notait dans le coin gauche *feuille verte* ou *feuille bleue*. » Oui, c'est absurde. Mais aurais-je démissionné pour autant? Tôt ou tard, cette copine aurait été mutée dans un autre secteur ou à l'étranger.

Les « boulots de merde », on y passe tous un jour ou l'autre. Le but dans la vie est de ne pas y passer sa vie. Ces derniers temps, plusieurs personnes m'ont confié qu'elles me lisaient dans la revue *choisir*. « T'as vraiment décroché un super job. En plus, ça doit te prendre deux heures à tout casser pour l'écrire. » Heu non... Pour avoir quelque chose à dire d'un peu documenté et original, il me faut un peu plus de temps. Deux ou trois après-midis. Cette chronique est payée 300 francs. Du coup, mon salaire est (très) largement inférieur à celui d'un Securitas qui garde une porte au Salon de l'auto pour 23 francs de l'heure. Mais en tant qu'écrivain, je serais fou de laisser tomber. Aucun journal ne me paiera 900 francs pour une chronique.

Le métier parfait? Plombier. J'en arrive à cette conclusion après avoir reçu une facture de 104 francs adressée par mon plombier pour être venu en urgence (après trois jours d'attente tout de même) pour réparer l'arrivée d'eau chaude de ma baignoire. Durée de l'intervention: douze minutes.

Non seulement le salaire est royal, mais on peut devenir un véritable héros. Souvenez-vous d'Archibald Tuttle, plombier dissident dans le film *Brazil* de Terry Gilliam (1984). Pirate moderne, contournant la bureaucratie (Central Service) pour aider le commun des mortels, il voyagea sur des câbles tendus entre les gratte-ciels. Dites, à quarante-neuf ans, on peut commencer une formation de plombier? ■

**Chacun fixe sa limite.
Quelle dose de non-sens
suis-je prêt à encaisser ?**

1 **David Graeber**, *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent 2018, 416 p. Voir la recension de l'ouvrage sur www.choisir.ch (n.d.l.r.).

2 **Julien Brygo, Olivier Cyran**, *Boulots de merde! Du cireur au trader. Enquête sur l'utilité et la nuisance sociales des métiers*, Paris, La Découverte 2018, 240 p.



BULLSHIT



Bullshit

C'est vrai cette foutaise ?

Ce que dit de nous la post-vérité

Sebastian Dieguez, Fribourg
chercheur en neurosciences

SOCIÉTÉ

2016 aurait signé notre entrée dans l'ère de la post-vérité, un monde régi par des « circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour former l'opinion publique que l'appel à l'émotion et aux croyances personnelles » (*Oxford Dictionaries*). Ne s'agit-il pas, de fait, d'une excroissance, d'un type de rapport au savoir et à la vérité déjà fort ancien, baptisé aujourd'hui *bullshit*? Ne nous méprenons pas, derrière ce mot argotique anglais se cache une inquiétante réalité.

Certains événements politiques, comme l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis ou le vote référendaire en faveur de la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union européenne, peuvent être appréciés comme des symptômes de la *post-vérité*. Ceux-ci auraient été, si ce n'est favorisés, au moins entachés par un style de communication à la fois brutal et approximatif, sous la forme de *fake news*, de mensonges purs et simples, de théories du complot, de « faits alternatifs » et de déni scientifique. On pense aussi bien sûr à la montée du populisme. Mais le terme *post-vérité* permet d'élargir la problématique à d'autres sphères de la

vie commune que la seule politique, bien que les deux termes entretiennent des rapports plus qu'étroits.

Certains questionnent le diagnostic même de *post-vérité*, arguant que le mensonge et la mauvaise foi ont toujours existé, que derrière la dénonciation du faux se cache une défense des élites dominantes, qui seules seraient porteuses de la vérité, méprisant ainsi les masses ignorantes et avides de sensationnel. Ou encore qu'une prétendue ère de la *post-vérité* implique que l'on soit sorti d'une *ère de la vérité*, laquelle n'aurait bien entendu jamais existé.

D'autres acceptent que quelque chose de spécial est réellement en train de se passer et cherchent des explications : faillite de l'éducation, montée de l'individualisme, narcissisme généralisé, crise politique et économique, essor des nouvelles technologies et des réseaux sociaux, perte des repères, érosion de la confiance, influence de philosophies relativistes et *anti-réalistes*...

Pour ma part, je ne cherche ni à prouver l'existence de la *post-vérité* ni à en identifier les causes, mais à saisir ce qui est au cœur de cette idée, ce qu'elle révèle de nos manières d'être, de communiquer, de produire et de recevoir de l'information.

Menteurs et bullshitteurs

Bullshit : ce mot argotique et ordurier signifie littéralement « merde de taureau », ce qui renvoie à des propos sans valeur, inutiles, injustes ou faux. Les anglo-saxons qualifient de *bullshit*, avec mépris ou incrédulité, des choses que nous appellerions, selon les circonstances, des balivernes, de la foutaise, des conneries, du baratin ou de la langue de bois. Ce terme pénètre de plus en plus la langue française et surtout renvoie désormais à un concept technique en philosophie.

Sebastian Dieguez est chercheur au Laboratoire de sciences cognitives et neurologiques de l'Université de Fribourg. Il est l'auteur de *Total Bullshit ! Au cœur de la post-vérité* (Paris, PUF 2018, 358 p.).

Bullshit

C'est vrai cette foutaise ?

Ce que dit de nous la post-vérité

Dans un essai célèbre, en effet, le philosophe étatsunien Harry Frankfurt a proposé d'isoler la notion de *bullshit* en tant qu'« indifférence à l'égard de la vérité »,¹ distinguant ainsi le *bullshitter* du simple menteur. Il note que malgré l'opprobre générale qui s'abat sur le menteur, celui-ci a au moins quelque chose de réjouissant : il se soucie forcément de la vérité.

Pour mentir, il faut en effet croire autre chose que ce que nous disons, et avoir pour but d'induire notre interlocuteur en erreur. Or cette démarche n'a aucun sens si le menteur ne pense pas que ce qu'il dit est faux, et que ce qu'il croit vraiment et qu'il cherche précisément à dissimuler est vrai. Par conséquent, le menteur est capable de distinguer le vrai du faux, et c'est même nécessaire qu'il le fasse. Il doit, dit H. Frankfurt, toujours « garder un œil sur les faits », de sorte à mieux pouvoir les dissimuler, les travestir, les déformer, un art qui demande une grande rigueur et une attention de tous les instants. Il risque à tout moment de se trahir ou d'être confondu. Le menteur partage donc avec l'honnête homme - celui qui dit la vérité - un soin particulier dévolu à l'examen de la vérité. C'est peut-être pour la flouer, mais au moins les deux hommes jouent « au même jeu ».

Il en va tout autrement pour le *bullshitter*. Ne tenant aucun compte de la vérité, il ne cherche même pas à la nier : il s'en fiche, tout simplement. À ce compte, le *bullshit*, contrairement au mensonge, n'a même pas à être faux.

Le *bullshitter* ne cherche pas à tromper son auditoire sur des faits spécifiques. Il veut le tromper sur le fait qu'il se fiche de savoir si ce qu'il dit est vrai ou faux : il veut simplement produire l'illusion que ce qu'il dit est important et pertinent.

De nombreux auteurs ont commenté et développé ces idées. La *bullshitologie* post-Frankfurt a porté sur des questions aussi diverses que le rôle de l'intentionnalité dans le *bullshit* (peut-on vraiment être délibérément indifférent à quelque chose ?), la nature exacte de cette indifférence (à l'égard de la vérité ou plutôt de la connaissance ?), la possibilité de se *bullshitter* soi-même, les degrés d'immoralité respectifs de l'induction en erreur, du mensonge et du *bullshit*, les facteurs linguistiques, cognitifs et culturels qui favorisent le *bullshit*, etc. C'est un vaste champ de recherches et de réflexion qu'a ouvert H. Frankfurt, qui est loin encore d'avoir livré tous ses secrets.²

Je crois, donc c'est vrai

L'horizon contemporain de la *post-vérité*, et toutes ses manifestations sous forme de *fake news*, de théories du complot, de « faits alternatifs », de populisme, de rejet de la science et de polarisation idéologique, me semble largement tributaire du succès du *bullshit*. Si le débat public se trouve entièrement dissocié de l'idée que les assertions de chacun tendent soit à nous rapprocher de la vérité, soit à nous en éloigner, alors il n'y a plus de « socle commun » permettant de délibérer démocratiquement. Il ne reste qu'une polyphonie discordante de voix, chacune voulant imposer sa « manière de voir » sans se soucier de ce qu'elle soit correcte ou pas.

Pour autant, le *bullshitter* est toujours sûr de son fait. Non qu'il sache de quoi il parle ou qu'il se soucie de la pertinence de sa contribution au discours : il a simplement substitué sa conviction

personnelle à la vérité proprement dite. C'est ainsi qu'il faut comprendre le dernier point, frappant, de la théorie de H. Frankfurt: « la sincérité elle-même est du *bullshit* » (voir encadré). Quand la valeur d'une croyance ou d'un argument ne dépend plus de sa fidélité aux faits ou de la qualité du raisonnement, mais simplement du fait qu'ils ont été exprimés avec sincérité, qu'ils viennent du « cœur » et qu'ils « sonnent juste », c'est non seulement que nous sommes entrés dans le *bullshit*, mais que nous nous y confortons.

À large échelle, cette attitude explique pourquoi nous partageons des informations douteuses, du moment qu'elles s'alignent avec ce que nous aimerions sincèrement croire. « C'est peut-être faux, mais c'est ce que je pense » pourrait être le leitmotiv du partageur intempestif de *fake news*.

Les douze propositions-clés de Harry Frankfurt

- Le *bullshitter* est indifférent à l'égard de la vérité ou de la fausseté de ce qu'il dit.
- Il est indifférent aux croyances de ceux qui l'écoutent.
- Il a l'intention de faire croire à ceux qui l'écoutent qu'il n'est pas en train de *bullshitter*.
- *Bullshitter* et mentir sont incompatibles.
- Le *bullshit* est omniprésent.
- Il y a différents « usages et mésusages » du *bullshit* (que Frankfurt choisit de ne pas développer).
- Le *bullshit* est mieux toléré que le mensonge (Frankfurt laisse cette question en suspens « à titre d'exercice pour le lecteur »).
- Il est un pire danger pour la vérité que le mensonge.
- Il éloigne insidieusement du souci pour la vérité.
- Le *bullshit* concerne la présentation de soi: le *bullshitter* veut « s'en sortir » ou « tromper sur son entreprise ».
- Les causes de l'omniprésence du *bullshit* sont une idée subjectiviste de ce qu'est la démocratie et le scepticisme philosophique quant au concept de vérité.
- La sincérité est du *bullshit*.

Érosion de la confiance

Le complotiste, lui, décide que le type d'explications fournies par les autorités compétentes (gouvernement, justice, journalisme, science) ne vise qu'à le priver de sa liberté de « se former sa propre opinion ». Hélas, sans les moyens ni la volonté d'accéder véritablement à la vérité, il est alors contraint d'errer dans le *no man's land* de zones d'ombres, d'hyperboles, d'accusations, d'allusions et d'interconnexions sauvages qui caractérisent les « théories du complot », renonçant alors au « regard critique » sur lequel il croyait fonder sa démarche.

Les mouvements populistes, eux, tablent sur une scission nette entre les « élites » et le « peuple », lequel a l'avantage décisif d'avoir raison du simple fait qu'il est le peuple. Sa volonté doit s'imposer organiquement, car elle est *de facto* la vérité. Les « vrais gens » sont mécaniquement des « gens vrais ». Les leaders populistes ont beau mentir comme ils respirent, ils n'en sont pas moins perçus comme « sincères » et « authentiques », et souvent d'ailleurs du fait même qu'ils mentent effrontément. Si c'est « pour la bonne cause », c'est-à-dire la protection de notre précieuse identité face aux ennemis, alors le mensonge et le *bullshit* populistes signalent ostensiblement que le ressenti personnel est plus important que la véracité des faits. Après tout, les experts, ceux qui prétendent savoir, ne font justement pas partie du « peuple ». Comment pourraient-ils *ressentir* alors ce qui est vrai ?

Le relativisme, un danger

Comment en est-on arrivé là ? H. Frankfurt répond sommairement que l'avènement du *bullshit* est lié à trois raisons. D'une part, une conception dévoyée de ce qu'implique la démocratie conduit de plus en plus les individus à agir comme si la liberté d'opinion équivalait non seulement au devoir d'avoir une opinion sur tout, mais aussi à la véracité inaliénable de ces opinions. Quoi de

Bullshit

C'est vrai cette foutaise ?

Ce que dit de nous la post-vérité

plus anti-démocratique, sous cet éclairage, que d'informer quelqu'un qu'il se trompe ?

D'autre part, H. Frankfurt incrimine le succès de philosophies « anti-réalistes », c'est-à-dire radicalement relativistes vis-à-vis de la question de la vérité, engageant ainsi directement une tradition de pensée qui s'étend de Nietzsche aux théories « critiques » contemporaines, en passant par la déconstruction de Derrida et l'équivalence entre vérité et pouvoir chez Foucault. Mais plutôt que d'y voir un lien de causalité avec la *post-vérité*, ces doctrines ne pourraient-elles pas être elles-mêmes le produit du *bullshit* ? Il ne me semble pas incongru de penser qu'un électeur inculte de Trump en 2016 puisse partager la même attitude envers la vérité et la connaissance qu'un intellectuel parisien des années 70, sans que l'un ait directement influencé l'autre. Le *bullshit* n'est pas élitiste !

Enfin, H. Frankfurt note que si le *bullshit* est omniprésent, c'est aussi parce qu'il est mieux toléré que le mensonge. Son caractère vague et imprécis, peut-on spéculer, lui donne des gages de survie supérieurs au mensonge, lequel s'effondre sitôt qu'il est découvert. Le mensonge a aussi ceci de paradoxal qu'il nous attire vers la vérité : comme le menteur affirme dire la vérité, on veut au moins savoir si ce qu'il dit est vrai ou faux. Le *bullshit*, en revanche, finit par nous désintéresser complètement de la vérité.

De fait, la prolifération des *fake news* ne cherche pas à imposer des croyances spécifiques, ni littéralement à « faire croire » quoi que ce soit, mais plutôt à créer un environnement si saturé d'ambiguïtés, de faussetés et d'inepties qu'il devienne illusoire, et même dérisoire, de chercher à discerner le vrai du faux. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas simplement se fier à son instinct et tenir pour vrai ce qui nous *semble* vrai, ce qui « nous parle » et, en définitive, ce qui nous arrange ? Et comment faire autrement lorsqu'on nous y encourage en permanence et que les nouveaux médias offrent l'infrastructure technologique parfaite pour renforcer cette attitude ?

Retrouver le goût pour la vérité

Face au danger réel d'effritement du commun et d'érosion de la confiance que le *bullshit*, élevé à l'échelle de la *post-vérité*, fait courir à l'idée même de démocratie, des démarches ont été engagées pour en limiter les effets. On cherche à légiférer sur les *fake news*, on songe à altérer l'architecture des réseaux sociaux, on multiplie les initiatives journalistiques de *fact-checking*, on déconstruit les théories du complot dans les classes et, plus généralement, on s'engage à restaurer la pensée critique dans l'éducation.

Ces initiatives sont certes nécessaires, mais n'agissent-elles pas sur les symptômes plutôt que sur les causes du problème, qui est le *bullshit* et son indifférence à l'égard de la vérité ? Peut-on encore, tout simplement, retrouver et redonner le *goût* pour la vérité ? Et si oui, comment ? Voilà les questions fondamentales qui se posent à nous aujourd'hui. ■

1 Harry G. Frankfurt, *On Bullshit*, Princeton, Princeton University Press 2005, 80 p. ; trad. fr. Didier Sénécals, *L'Art de dire des conneries*, Paris, Mazarine 2017, 74 p.

2 Cf. Sebastian Dieguez, *Total Bullshit ! Au cœur de la post-vérité*, Paris, PUF 2018, 358 p.

Bullshit

What the fake ?

Antoine Droux, Lausanne
journaliste RTS

MÉDIAS

What the fake? Inspiré de l'expression anglo-saxonne *what the fuck*, ce titre a été choisi par la RTS en 2018 pour un jeu en ligne. Objectif? Montrer à quel point on peut se faire tromper par les informations disponibles en quelques clics. Partagées des centaines de milliers de fois, commentées à la folie, ces nouvelles délibérément fausses peuvent désormais déstabiliser un pays, faire vaciller une économie, ruiner des vies.

Cet homme va-t-il décoller dans sa propre fusée pour prouver que la Terre est plate? Les Polonais ont-ils vraiment été appelés à s'inspirer des lapins pour remédier à leur déclin démographique? Cet homme a-t-il réellement tout vendu en échange de bitcoins pour attendre la fortune dans un camping? Le QI de Donald Trump est-il exceptionnel? En s'intéressant à la source, au contexte, le joueur de la RTS est sensibilisé à la détection des *fake news* qui se glissent désormais sans vergogne dans nos vies connectées. Certes le phénomène est aussi vieux que l'humanité,¹ mais il a gagné en dangereuse intensité ces dernières années avec le développement

des voies numériques, et toutes les *fake news* sont loin d'être aussi anodines.

Pauvre Pandore !

Si elle avait su, jamais elle n'aurait ouvert cette fichue boîte offerte par Zeus: Apaté, déesse grecque du mensonge et de la duperie, en a jailli aux côtés des autres maux de l'humanité. Chez les Romains, Fama souffle bel et bien dans sa longue trompette de la renommée, mais la plus courte est celle des ragots et de la malveillance. La donation de Constantin était censée offrir au pape Sylvestre le pouvoir suprême sur l'Occident, et la papauté s'est appuyée sur cet acte - qui s'est révélé être un faux - pour justifier ses prétentions territoriales et politiques.

L'apparition de l'imprimerie au XV^e siècle a donné un coup d'accélérateur aux calomnies et autres billevesées. Les *fake news* sont en pleine forme avant et pendant la Révolution française: le XVIII^e siècle voit l'extension des rotatives et le début de l'industrialisation des fausses nouvelles. À Londres, le Docteur Vipère et le Révérend Cogneur s'en donnent à cœur joie dans *The Morning Herald* et *The Morning Post*. Ils font des ragots de bistrot et des mensonges éhontés un genre journalistique à part entière. On peut encore citer *Les protocoles des sages de Sion*, qui se présentent au début du XX^e siècle comme un plan de conquête du monde établi par les juifs et les francs-maçons. Forgé par la police secrète du tsar Nicolas II pour le convaincre de renouer avec une politique antisémite, ces *protocoles* ont été repris par Hitler dans *Mein Kampf*. Et s'il est établi que ce document a été inventé de toutes pièces, il continue de faire les beaux jours des sites suprémacistes.

Alors quoi? Pourquoi en faire une montagne aujourd'hui, puisque de tout temps l'humain a propagé des fausses nouvelles destinées à s'octroyer un avantage politique ou économique?

Antoine Droux est le producteur de *Médialogues*, une émission qui explore, décortique et observe le fonctionnement et le contenu des médias, diffusée les samedis, de 9h à 10h, sur *La 1^{ère}*.

Bullshit

What the fake ?

Parce que les outils ont changé et que jamais dans l'histoire nous n'avons eu autant de moyens de communication à disposition. Artistes, politiciens, entreprises, ouvriers, avocats ou procureurs, policiers ou braqueurs, gentils et méchants, rien ne s'oppose à ce que leur voix porte. Et c'est tant mieux ... en théorie du moins.

Pour qu'une fausse nouvelle existe, il lui faut une potion magique indispensable: un public pour la croire.

N'importe qui aujourd'hui peut, avec un ordinateur standard et un peu de matériel, créer de toutes pièces une histoire, réaliser une vidéo, un *podcast* audio, pêcher des photos sur le web, les décontextualiser, puis diffuser ces contenus à travers la planète via les réseaux sociaux. Cerise sur le gâteau: vous ne saurez même pas qui en est l'auteur s'il ne le veut pas. Non seulement c'est facile, mais en plus ça peut rapporter gros. Les « fermes à clics » en Macédoine ou en Asie tournent à plein régime. Ce qui marche le mieux? Les articles sur les migrants, bien sûr, ou sur le milliardaire George Soros, par exemple.

La potion magique

Mais pour qu'une fausse nouvelle existe, pour qu'elle soit partagée à travers la toile, pour qu'elle marque durablement l'opinion, qu'elle influence une élection, il lui faut une potion magique indispensable, un ingrédient primordial: un public pour la croire. C'est là qu'intervient la seconde différence avec

les ragots et la propagande du passé: l'intensité du numérique.

Nous sommes dans une période de crise, une crise politique, morale, économique. Une période de changements profonds qui rendent l'opinion publique - si tant est qu'elle existe vraiment - beaucoup plus malléable, plus sensible, plus clivée. Du véritable pain bénit pour ceux qui propagent les *fake news*. Ces faiseurs d'*influx* jouent sur l'émotion, sur l'affect, sur ces biais cognitifs exacerbés en période de crise. Deux doses de technologies performantes, trois doses d'émotions à fleur de peau, une dose de décomplexion politique ... de quoi composer un cocktail puissant, intense, beaucoup plus intense que dans le passé et qui vous assomme en quelques gorgées.

Déconstruire, un travail de titan

Face à cette intense déferlante, les rédactions du monde entier se tournent vers la *fact-checking*. Pardon? La vérification des faits n'est-elle pas la base du métier de journaliste? Oui, évidemment. Mais quand un journaliste vérifie des faits, c'est avant de les publier. Or, on l'a vu, n'importe qui peut aujourd'hui publier n'importe quoi à large échelle. En se lançant dans la *fact-checking*, le journaliste doit donc vérifier les publications des autres, parce qu'elles peuvent avoir un impact immense sur les convictions des citoyens et par extension sur leurs bulletins de vote. Nombreuses sont les rédactions à travers le monde à avoir mis sur pied ces dernières années des cellules de vérification des faits, avant de les supprimer, de les réduire, de les renforcer, de les intégrer plus largement à la *news room* ou d'en faire des laboratoires.

Si en Suisse romande la RTS avait fait de ce genre une chronique radio quotidienne sur *La 1^{ère}*, avant de l'abandonner, on peut aujourd'hui se tourner vers l'Agence France Presse (AFP) pour mieux

comprendre l'importance de cette nouvelle méthodologie. Fin 2017, Guillaume Daudin est le seul journaliste de l'AFP à mener des enquêtes pour démêler le vrai du faux. Elles sont éditées sur un blog discret de l'institution. Ses recherches répondent à une telle demande, qu'un an plus tard, vingt et un journalistes de l'AFP, répartis dans treize pays et publiant en quatre langues, produisent les pages *factuel.afp.com*. Particulièrement actif au plus fort des manifestations des gilets jaunes, ce service de l'AFP a déconstruit d'innombrables clichés trafiqués ou décontextualisés. Il a, par exemple, décortiqué un post *Facebook* qui mêlait des photos de manifestations vieilles de plusieurs années, parfois prises à l'étranger, à des clichés d'actualité prises par des photographes de l'AFP. Si on mélange du vrai à du faux, qu'obtient-on ? Une vérité partielle ou un petit mensonge ?

En juillet 2018, une vidéo choquante est partagée sur les réseaux sociaux. On y voit deux femmes et deux enfants maltraités, avant d'être froidement abattus de vingt-deux coups de feu. On ne sait alors rien sur ces exécutions, sauf qu'elles se déroulent visiblement en Afrique. Grâce aux ressources numériques à disposition, l'équipe de *BBC Africa* réussit à identifier le lieu précis de la fusillade, le moment de l'année où elle est survenue ainsi que plusieurs protagonistes, dont ceux qui ont appuyé sur la gâchette des armes automatiques. Un travail de longue haleine durant lequel la BBC a, par exemple, comparé le profil des montagnes apparaissant dans la vidéo à ceux visibles sur *Google Earth* pour déterminer le « Où ? » ; étudié l'angle des ombres projetées au sol par les personnages et comparé des photos satellite prises sur plusieurs années pour trouver le « Quand ? » ; ou encore identifié les armes et les uniformes portés par les soldats pour cibler le « Qui ? ». Autant de vérifications inimaginables il y a encore seulement quelques années, quand les journalistes ne disposaient pas de la

puissance des outils numériques facilement accessibles aujourd'hui.

De plus en plus loin

Effrayant ? Vous n'avez encore rien vu ! Si ces *fake news* se cantonnent à du texte ou à du matériel audiovisuel trafiqué, décontextualisé, la technologie est aujourd'hui assez puissante pour ouvrir une voie royale au *deep fake*. Le principe est simple, comme un algorithme d'apprentissage automatique. On peut remplacer le visage d'une actrice porno par celui d'une quadra américaine grâce à quelques centaines de photos piochées sur sa page *Facebook*. Bien sûr, il faut de solides compétences techniques, de l'argent, du temps et le matériel ad hoc pour parvenir à de telles tromperies ... comme il fallait énormément de matériel, de compétences, de temps et d'argent il y a seulement quelques années pour trafiquer une photo et la diffuser auprès d'un nombreux public. Et quand bien même un sordide montage porno ne menacerait pas la démocratie, il en va différemment d'une vidéo où Barack Obama insulte vertement Donald Trump. Cette fausse vidéo, facilement trouvable en tapant *Barack Obama deepfake video* dans votre moteur de recherche favori, a été réalisée grâce à la puissance de calcul de machines. Elles reproduisent la voix de l'ex-président américain, mais aussi ses intonations typiques, jusqu'à bluffer sans problème le spectateur peu attentif, entre deux *j'aime* et trois émoticônes envoyés en quelques secondes sur son téléphone.

Alors, quel serait l'impact d'une vidéo de Theresa May annonçant sa démission en pleine négociations sur le Brexit ? De Darius Rochebin déclarant la faillite de l'AVS ou de Pierre-Yves Maillard affichant un soutien sans faille à l'accord-cadre avec l'Union européenne ? Ces nouvelles seraient très vite démenties, mais les vidéos circuleraient encore

Bullshit

What the fake ?

longtemps dans les méandres du monde numérique. De quoi imposer un code de déontologie aux développeurs ?

Si l'intensité de notre époque est irréversible, si un mouvement comme les gilets jaunes devient une usine à *fake news*, si n'importe qui peut faire dire n'importe quoi à Barack Obama ou à Darius Rochebin, s'il suffit d'une retransmission en direct sur *Facebook* pour s'adresser à des centaines de milliers de personnes, quel est l'avenir des médias dits traditionnels ? Sont-ils condamnés à fermer, grignotés par les pressions conjuguées d'un modèle économique en faillite et d'une crise de confiance sans précédent ?

Une économie de l'attention

Il n'y a encore pas si longtemps, bien des gens débutaient leur journée par l'écoute d'une émission radio. Les plus chanceux feuilletaient leur journal avant de partir au travail. À la pause-café, il traînait souvent à la cafétéria un ou deux quotidiens qu'ils pouvaient consulter. Et le soir venant, on écoutait encore une émission radio dans la voiture et on regardait le *Téléjournal*. Le weekend pouvait être consacré à la lecture d'un hebdomadaire. Qui peut aujourd'hui se targuer d'une telle consommation de médias « traditionnels » ?

Les journaux, les radios, les télévisions du monde entier sont disponibles en ligne 24 heures sur 24. Des passionnés lancent leurs *podcasts* audios. *Netflix* s'est juré de faire disparaître le temps libre de l'agenda humain, les réseaux

sociaux déploient des trésors d'ingéniosité pour que leurs utilisateurs passent le plus de temps possible sur leurs plateformes. Comment, dans cette économie de l'attention généralisée, trouver encore le temps pour s'intéresser aux nouvelles du monde, souvent tragiques ? *Bientôt l'ère post-news* ? titrait en décembre 2018 *metamedia.fr*, une ère où le citoyen, fatigué de tant de bruit, se recroquevillerait dans son cocon, avec son propre bien-être comme seul horizon.

Face à de tels défis, les rédactions ne peuvent plus « faire comme avant », suivre le programme des conférences de presse d'institutions qui, de toute manière, ont souvent développé leur propre réseau de communication avec leur public cible. Elles se doivent de réagir. Oui, les médias traditionnels risquent de disparaître s'ils ne font pas la chasse à une objectivité à géométrie variable ou s'ils persistent à ne pas faire preuve de plus de transparence concernant leurs choix éditoriaux et leurs méthodes de travail. La question du recrutement se pose aussi avec acuité. Les rédactions, très nombreuses à exiger une formation universitaire (pourtant minoritaire dans le public), gagneraient à varier les profils sociologiques des journalistes, afin d'éviter le piège de l'entre-soi ou de la pensée unique.

Dans un monde médiatique où toute publication peut être sujette à caution, seuls les médias qui auront su gagner la confiance en béton armé de leur audience pourront prétendre à la garder. Pour que leur nom, leur marque soit synonyme d'une crédibilité sans faille, ils doivent devenir une source sûre, fiable en tout temps, sur tout support. ■

1 Cf. **Philippe Bourdin, Stéphane Le Bras (dir.)**, *Les fausses nouvelles. Un millénaire de bruits et de rumeurs dans l'espace public français*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal 2018, 212 p.

Bullshit

Journalistes, jusqu'au bout

Dominique von Burg, Genève
président du Conseil suisse de la presse

MÉDIAS

Le panorama médiatique a subi les bouleversements que l'on sait. Les sites d'information ou de propagande se multiplient sur la toile. Les journalistes eux-mêmes ne doivent plus se soumettre à un contrôle rédactionnel quand ils s'expriment sur un blog, sur *Twitter*, *Facebook* ou autres. Une évolution qui a mené le Conseil suisse de la presse à élargir le champ déontologique de la profession.

Lors de la création du Conseil de la presse dans les années 70, le paysage médiatique était limpide. Les journalistes étaient seuls à pouvoir informer le public dans son ensemble, et ils ne pouvaient le faire qu'au travers des médias dits classiques: presse, radio et télévision. Logiquement, les rédactions de ces médias portaient donc la responsabilité du respect de la déontologie professionnelle, plus précisément de la *Déclaration des devoirs et des droits du / de la journaliste*. Le cas échéant, le Conseil de la presse¹ adressait ses remontrances (sans pouvoir de sanction) pour non respect de la *Déclaration* à tel journal, telle radio ou telle chaîne de télévision.

Dominique von Burg a travaillé pour la Télévision suisse romande, notamment pour *Temps présent*, *Droit de cité* et le *Téléjournal*. Il a été rédacteur en chef de la *Tribune de Genève* de 2000 à 2006.

Mais l'évolution actuelle du monde des médias pose question, en premier au Conseil de la presse. Étant entendu que les règles déontologiques des journalistes ne sauraient s'appliquer à toute publication, comment délimiter le champ de compétence dudit Conseil? Une réponse possible - et confortable - aurait été de continuer à se limiter aux médias dits classiques et à leurs sites, mais elle aurait mené tôt ou tard à l'obsolescence du Conseil.

Après un débat interne nourri, celui-ci a donc choisi d'élargir son champ de compétence. Depuis le 1^{er} janvier de cette année, son règlement (art. 2) stipule: «La compétence du Conseil suisse de la presse s'étend - indépendamment du support de la publication - à la partie rédactionnelle des médias publics liés à l'actualité, ainsi qu'aux contenus journalistiques publiés individuellement.» Simultanément, il a publié deux prises de position fondamentales qui explicitent ces élargissements. La première est consacrée à la «multiplication des sites d'information sur l'Internet», la seconde aux «journalistes sur les réseaux sociaux».

Aussi sur les réseaux sociaux

Les journalistes auraient donc des obligations déontologiques quand ils s'expriment individuellement hors des médias qui les emploient, par exemple sur les réseaux sociaux? Oui, répond le Conseil. Mais il apporte quelques nuances: «Il convient cependant de tenir compte du principe de proportionnalité, en considérant notamment la spontanéité caractéristique des réseaux sociaux ainsi que la large liberté d'expression qui y est pratiquée.» Il est aussi évident que «les règles déontologiques ne s'appliquent pas quand les journalistes s'expriment sur des sujets touchant à leur vie privée».

Au gré de ses prises de position à venir, le Conseil de la presse affinera sa ligne de conduite. Il n'en demeure pas moins

Bullshit

Journalistes, jusqu'au bout

qu'à ses yeux les journalistes ne doivent pas jouir d'une liberté d'expression absolue quand ils s'expriment sur les réseaux sociaux sur des sujets d'intérêt public. Car il est primordial de garder des exigences de véracité et de responsabilité pour défendre leur crédibilité. D'ailleurs, fait remarquer le Conseil, le code déontologique se réfère aux droits et devoirs des journalistes, et non des médias. Mais surtout, en ces temps de *post-vérité* et autres *fake news*, tout doit concourir à renforcer la crédibilité des journalistes aux yeux du public.

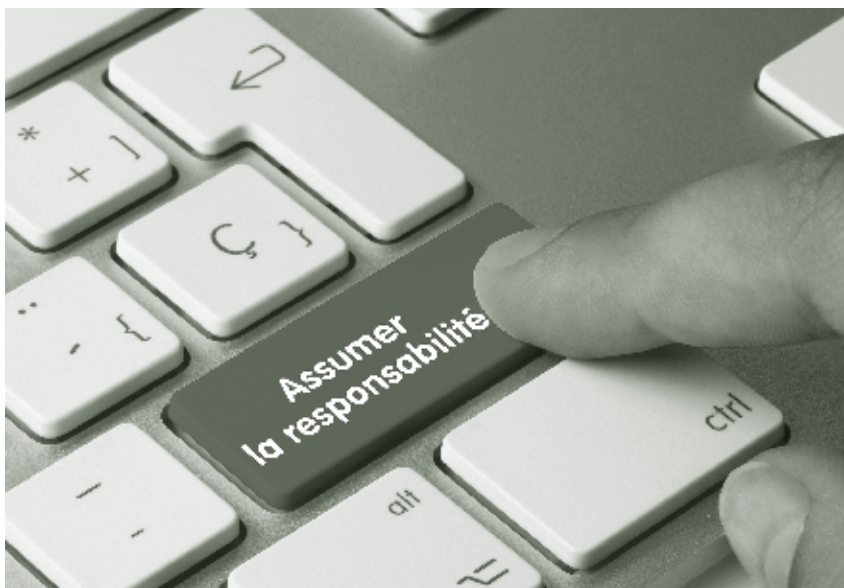
Trier le bon grain de l'ivraie

Cette réflexion nous mène à l'autre prise de position fondamentale du Conseil de la presse. À l'heure où les sites d'information de tout poil fleu-

rissent sur la toile, comment identifier ceux qui entrent dans le champ de compétence du Conseil? Autrement dit: quels sont les sites qui informent dans le respect des règles professionnelles journalistiques et que le public doit pouvoir considérer comme dignes de confiance?

Jusqu'en 2019, le Conseil ne considérerait une plainte contre un site d'information que si ce dernier se réclamait du journalisme. Une attitude qu'il a jugée insatisfaisante car elle signifiait que celui qui déclarait se libérer des règles déontologiques pouvait le faire, indépendamment de la manière dont il était perçu par le public. En déterminant, au gré des plaintes et au cas par cas, si un site peut être considéré comme obéissant aux règles professionnelles du journalisme, le Conseil de la presse devrait permettre au public de mieux situer la valeur de l'information qui lui est transmise.

Cette préoccupation rejoint d'ailleurs d'autres actions, notamment la *Journalism Trust Initiative* lancée par Reporters sans frontières (RSF) et ses partenaires, l'Agence France-Presse (AFP), l'Union



européenne de radio-télévision (UER) et le Global Editors Network (GEN). Cette initiative « consiste à créer un référentiel pour le journalisme sous la forme d'indicateurs sur la transparence des médias, l'indépendance éditoriale, la mise en œuvre de méthodes journalistiques et le respect des règles déontologiques. (...) Ces normes sont destinées à devenir une référence en matière d'autorégulation des médias et de bonnes pratiques pour tous ceux qui produisent des contenus journalistiques, qu'il s'agisse de blogueurs ou de groupes de médias internationaux. »²

Ces professionnels, qui revendiquent à raison le droit et le devoir de critiquer, se révèlent très chatouilleux quand on se permet de les mettre en doute.

Cette tendance générale à la « certification » a pour objectif de lutter contre les fausses informations qui circulent sur Internet et dont on sait qu'elles se propagent sur les réseaux sociaux plus rapidement que les informations avérées et documentées.

De la crédibilité du journalisme

Aux yeux d'une bonne partie du public, le journalisme n'est plus crédible. Ce phénomène participe bien sûr du discrédit général des « élites » et du triomphe de la notion de *post-vérité*. La véracité des faits n'importe plus. C'est la sincérité d'une affirmation, même évidemment fautive, qui est déterminante. L'expertise est décriée. N'importe quelle opinion en vaut une autre.³

Ce climat n'est évidemment guère propice au journalisme et à son exigence d'indépendance, de recherche de vérité, de vérification des faits. Néanmoins les journalistes doivent aussi se demander s'ils n'ont pas eux-mêmes contribué à créer ce désamour auprès de l'opinion.

Ces professionnels, qui revendiquent à raison le droit et le devoir de critiquer, se révèlent très chatouilleux quand on se permet de les mettre en doute. Ils devraient se demander si le public n'a pas raison quand il a l'impression que tous les médias traitent des mêmes sujets, enfoncent les mêmes portes. Plus simplement, pourquoi les journalistes ont-ils tellement de peine à admettre ouvertement qu'ils se sont trompés ? Et même dans leur fonction la plus noble de « chiens de garde de la démocratie », suivant l'expression de la Cour européenne des droits de l'homme, leur proximité des lieux de pouvoir est-elle le meilleur garant ?

Plus fondamentalement encore, je pense que la prétention des journalistes à une « neutralité de point de vue » n'est plus crédible. Succédant dans la deuxième moitié du siècle dernier à la presse d'opinion, les médias dits d'information ont eu leur raison d'être. Aujourd'hui, cette prétention est suspecte. Suspecte de vouloir imposer un point de vue. Ou, pire encore, de vouloir faire la leçon.

La bonne enquête journalistique a toujours consisté à multiplier les points de vue. Le respect du public ne consiste-t-il pas en plus à jouer cartes sur table ?⁴ à assumer sa subjectivité, à expliciter les étapes d'une démarche journalistique ? Il est temps de faire succéder au journalisme prétendument neutre un journalisme modeste et transparent, le mieux à même de nouer un dialogue avec le public. ■

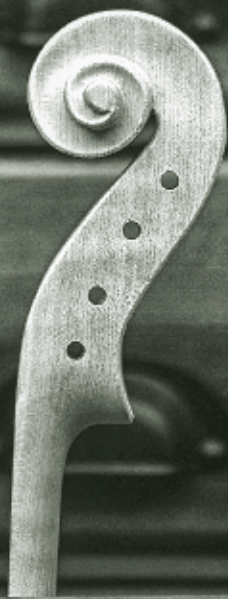
1 Chacun peut saisir le Conseil de la presse, sans nécessairement être visé par la production journalistique contestée. Tous les avis du Conseil de la presse, ainsi que sa composition et son règlement, peuvent être consultés sur www.presserat.ch.

2 Déclaration d'intention de la *Journalism Trust Initiative* du 3 avril 2018.

3 Voir l'article de **Sebastian Dieguez**, aux pp. 47-50 de ce numéro.

4 Voir l'article d'**Antoine Droux**, aux pp. 52-55 de ce numéro.

CULTURE



Exposition

Fly to the moon Entre art et sciences

Geneviève Nevejan, Paris
journaliste et historienne d'art

Célébrer le premier pas sur la lune est peu banal pour un musée. Le Kunsthaus de Zurich s'empare du 50^e anniversaire de l'événement pour explorer jusqu'en juillet le regard posé sur cet astre qui, du romantisme à l'époque contemporaine, alimente les fantasmes les plus fous.

Dotée d'une formation scientifique, Catherine Hug, commissaire de *Fly to the moon*, ne s'en est pas tenue au seul point de vue artistique. Elle aborde en effet la préhistoire de l'astronautique, notamment au travers de la personnalité méconnue de Konstantin Tsiolkovsky (1857-1935). Pionnier autodidacte, ce dernier se passionna pour l'étude de l'espace, avec cette intuition géniale que les premiers voyages auraient lieu vers 1950 et 1960. Il multiplia les croquis de fusées et de vaisseaux entourés de cosmonautes en apesanteur, comme l'illustre l'*Album voyages cosmiques* de 1933 qui figure l'intérieur d'une fusée et ses composantes en apesanteur. Le

Russe ira même jusqu'à inventer une centrifugeuse afin de simuler les différents niveaux de gravité qu'il testa sur des poulets !

Moonlight

La fameuse photographie *Earthrise* fait office de transition entre art et sciences. Première image d'un lever de terre prise en orbite par William Anders, astronaute de la NASA né en 1933, *Earthrise* a la beauté d'une œuvre d'art au moment même où la réalité rejoint la fiction.

La luminosité de la lune sur notre astre a toujours fasciné nombre d'artistes. Au XIX^e siècle, le Norvégien Knud Andreassen Baade en fait un de ses thèmes de prédilection quand il se consacre à la peinture des côtes rocheuses et des fjords norvégiens éclairés par la lune. Représentatif du romantisme à Dresde, il accroît dans *Nuit de tempête sur la côte ouest de la Norvège* (1856) les contrastes d'ombres et de lumière afin d'ajouter à la dimension dramatique de l'orage.

Avant Knud Andreassen Baade, le poète Johann Wolfgang Goethe (1749-1832) avait été le promoteur de ces visions préromantiques. Selon lui, personne ne pouvait, avant de l'avoir vécu, soupçonner la beauté de Rome sous la lune. L'écrivain s'abîme ainsi dans des promenades nocturnes, admire Venise ou le Colisée de Rome et l'absorption des détails par les ombres profondes.

Ces escapades au clair de lune ne se limitent pas aux seules cités vénitienne et romaine, ainsi qu'en témoignent les visites organisées du Vésuve dans la lumière dramatisée de la pleine lune, auxquelles participèrent le romancier britannique Charles Dickens (1812-1870) ou l'écrivain américain Mark Twain (1835-1910). Les paysages baignés de lumière lunaire deviennent un exercice virtuose, voire un poncif pour les védutistes vénitiens qui déclineront à l'envi le lyrisme de la place Saint-Marc. Friedrich

Geneviève Nevejan est aussi enseignante à l'École du Louvre. Retrouvez ses articles sur www.choisir.ch, rubrique *Expositions*.

Exposition

Fly to the moon

Entre art et sciences

Nerly (1807-1878) en donne une illustration avec *La Piazzetta de Venise au clair de lune* (1870). Véritable décor de scène, la place Saint-Marc continue inlassablement d'inspirer.

Dans la suite des vedutistes italiens, le photographe japonais Hiroyuki Masuyama (né en 1968) entreprend d'explorer les lieux de prédilection des peintres, les rephotographiant parfois des centaines de fois. Réinterprétant la *Piazzetta de Nerly*, il donne un équivalent photographique de cette peinture avec tellement de subtilité qu'on remarque à peine la présence de touristes contemporains armés de caméras et bardés de sacs à dos.

Les clairs de lune contemporains

Au XX^e siècle, le luminisme à l'heure du soir ne perd donc rien de son attracti-

tivité, comme pour Marianne von Werefkin et ses *Patineurs* (1911) ou René Magritte qui, en 1935, associe architecture et clair de lune. Le surréaliste belge pare du croissant de lune nombre de ses paysages, avec l'intention peut-être d'en accentuer ainsi le caractère onirique.

Les peintres abstraits n'y renoncent pas non plus, pour preuve Robert Delaunay, qui lui consacre de 1922 à 1931 la série *Formes circulaires - Soleil et lune*. Il ne retient plus de la nature tangible que sa lumière, l'éclat des jaunes, les courbes et contre-courbes de formes circulaires dynamiques. Il la métamorphose en une épure abstraite.

Vient alors, avec la conquête de l'espace, la fin du romantisme. Au lendemain de l'exploit de Louis Armstrong, c'est moins le paysage que cette conquête qui suscite l'attention et même les réflexions des contemporains. Pionnier du Pop Art, Richard Hamilton (1922-2011) porte un intérêt non à l'événement lui-même mais à sa mass-médiatisation. D'où l'effigie, dans *Vers une opinion définitive en matière d'accessoires masculins - Explorons ensemble les étoiles* (1962), du président John F. Kennedy revêtu d'un casque d'astronaute. L'artiste place le visage dans la ligne de mire d'un appareil photo et met en évidence la récupération de la conquête spatiale à des fins médiatiques, voire politiques, en jouant dans le titre sur l'ambiguïté du mot *star* (étoile).

Entre humour et désenchantement

Moins de rêve aussi chez la Genevoise contemporaine Sylvie Fleury, qui accueille le visiteur avec une fusée en peluche. Œuvre néo-Pop ou post-Pop, *Premier vaisseau spatial sur Vénus* (1997) détourne un symbole converti ici en une fusée phallique à la portée féministe. On passe du voyage mythique dans l'espace à une vision terre-à-terre chargée d'hu-

Vers une opinion définitive en matière d'accessoires masculins. Explorons ensemble les étoiles Tate, London 2018, © 2018 ProLitteris, Zurich





Cosmonaute N°1
© Vladimir
Dubossarsky and
Estate of Alexander
Vinogradov

mour. Conforme à son art, Sylvie Fleury fait de l'objet un rêve kitsch et nihiliste.

L'euphorie née de la conquête de l'espace laisse place, en effet, à une réflexion désenchantée. Explorant l'héritage du colonialisme, l'artiste franco-algérien Kader Attia associe, dans des timbres virtuels (*Independence Disillusionment*, 2014), la Guinée Bissau ou la République rwandaise à la conquête de l'espace dont les pays africains ont été exclus. Aux rêves occidentaux, Kader Attia répond par le réel de la conquête impérialiste.

L'artiste d'origine nigérienne Yinka Shonibare se livre à d'identiques et improbables rapprochements. Aujourd'hui membre de l'empire britannique, il suit à la lettre le conseil reçu, alors qu'il était étudiant, d'exprimer davantage ses racines dans son travail. Il africanise dès lors les grands moments de l'histoire occidentale, auxquels ne fait pas exception la conquête de l'espace. Dans *Space Walk* (2002), il revêt un spationaute en ape-

santeur d'imprimés Wax, ces tissus caractéristiques de l'Afrique que, depuis les années 90, il emploie dans des dispositifs conceptuels et formels. Yinka Shonibare pose ainsi la question de la place de l'Afrique dans l'histoire et la culture occidentale.

Il n'est pas jusqu'aux Russes eux-mêmes qui ne repensent leur passé spatial, tels Vladimir Dubossarsky et Alexander Vinogradov. Nés respectivement en 1964 et en 1963, le duo a travaillé à quatre mains jusqu'en 2014. Leur art est celui de la confrontation des stéréotypes de l'histoire russe et du capitalisme contemporain, de l'utopie et du désenchantement, de l'élite et de la culture de masse. Ces artistes travaillent à des œuvres où s'entrechoquent des contraires. Dans *Cosmonaute N°1* (2006), ils confrontent les ambitions russes en matière de conquête de l'espace à la figure kitsch de Barbie, et ils reprennent à leur compte l'esthétique socialiste qu'ils hybrident à l'esthétique pop, afin de mieux dénoncer les utopies de l'histoire et la nouvelle idéologie du capitalisme russe.

Odysée vers la lune

Bien d'autres artistes participent à cette odysée à laquelle nous convie le Kunsthaus de Zurich : Füssli, Munch, les cinéastes George Méliès et Fritz Lang, le peintre Max Ernst, le cosmonaute Alexei Leonov, Darren Almond, lauréat du prix Turner, mais aussi Niki de Saint-Phalle, Lucio Fontana, Robert Rauschenberg, Andy Warhol et tant d'autres. La liste est longue et atteste que la conquête de l'espace continue d'exalter l'imaginaire. La réalité du premier pas sur la lune n'a rien perdu de son mystère. ■

Fly to the Moon,
50^e anniversaire du
premier pas sur la
lune, du 5 avril au 30
juin, Kunsthaus,
Zurich

Fly to the moon,
catalogue de
l'exposition, Cologne,
Snoeck 2019.

Cinéma

Werner Herzog

Vie dangereuse, œuvre fascinante

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CULTURE

«Le secret pour moissonner l'existence la plus féconde et la plus grande jouissance de la vie, c'est de vivre *dangereusement*! Construisez vos villes près du Vésuve! Envoyez vos vaisseaux dans les mers inexplorées! Vivez en guerres avec vos semblables et avec vous-mêmes! Soyez brigands et conquérants, tant que vous ne pouvez pas être dominateurs et possesseurs, vous qui cherchez la connaissance!» (Nietzsche, *Le Gai Savoir*, 1882)

Le cinéaste allemand Werner Herzog est mis à l'honneur de la 50^e édition de Visions du Réel, le Festival international de cinéma de Nyon (5-13 avril 2019), pour l'ensemble de son œuvre. Comment s'en étonner? Choisir quelques films de Werner Herzog sur la soixantaine tournés en 55 ans sur tous les continents ne donnerait qu'une idée très réduite de son génie.

Sa production protéiforme mêle documentaires et fictions, courts et longs métrages, du film expérimental au blockbuster hollywoodien, mais aussi poésie, romans, récits de tournage et mises en scène d'opéras. Si les thèmes

abordés par ce réalisateur de 77 ans ont été d'une grande variété, ses intérêts, d'ordre anthropologique, l'ont porté à sonder à la fois les tentatives individuelles de dépassement des limites humaines et l'effondrement de grandes civilisations dans le chaos et la barbarie.

Herzog est un cinéaste hors du commun. Sa carrière et ses innombrables faits d'armes en font un Titan de la mythologie du cinéma. Comme Prométhée, il est à la fois prévoyant (sinon comment aurait-il pu produire lui-même, avec son frère, tant de films?) et imprudent (ses tournages ont souvent été des expéditions périlleuses). Il a été qualifié d'excentrique, de mégalomane, de fou. Sa relation tumultueuse avec Klaus Kinski, acteur pervers et paranoïaque, au charisme halluciné, a contribué à forger cette réputation. Dans son documentaire *Ennemis intimes* (1999), le réalisateur revient sur cette relation. Il raconte comment, en 1955, sa mère s'installe à Munich dans un petit immeuble partagé par plusieurs artistes. C'est là qu'à treize ans il rencontre ce jeune acteur qui le frappe par sa folie et sa fureur destructrice. Ils tourneront cinq films ensemble.

Au-delà des considérations psychologiques, la critique de gauche des années 70 considérait Herzog comme un auteur peu recommandable, obnubilé par la question du surhomme, de la puissance et qui pratiquait un cinéma de la fascination aux relents fascistes.¹ Mais le cinéma n'est-il pas un art de la fascination? Peut-on reprocher à un cinéaste de maîtriser son art et de croire en sa puissance d'expression?

Goût de la conquête

Certes, il y a quelque chose de monumental dans son style. Un exemple: *Aguirre, la colère de Dieu* (1972). C'est l'histoire d'un conquistador espagnol (Klaus Kinski) à la recherche de l'Éldorado, dont toute l'équipe disparaît dans la jungle sans laisser de trace. Au début



Retrouvailles entre
Werner Herzog et
Klaus Kinski sur le
tournage de *Cobra
Verde*
© Werner Herzog
Film

du film, lorsque l'expédition découvre l'Amazone, deux plans successifs sur le fleuve en rage durent « hors de toute proportion », comme le dit Herzog.² Le réalisateur nous transmet ainsi sa propre fascination et nous immerge dans les rêves de conquêtes insensées de ses personnages. « Prenez *Lessons of Darkness* (1992), qui se passe au Koweït. Chaque jour, pendant deux ou trois mois, toutes les chaînes de télé ont montré les feux, mais jamais pendant plus de cinq ou dix secondes. Je les ai filmés selon un autre timing et avec une autre patience, une autre insistance. »

Dans *Cœur de verre* (1976), la fascination intègre le processus même de fabrication : tous les acteurs jouent sous hypnose ! C'est l'histoire d'une communauté montagnarde bavaroise au XVIII^e siècle qui, afin de retrouver la recette du Verre-Rubis, fait appel à un oracle dont les visions apocalyptiques prévoient la destruction du village et la folie collective.

Cette fascination procède aussi des sujets choisis. À l'instar des cameramen envoyés par les frères Lumière dans le monde, Herzog veut filmer ce qui ne l'a jamais été. *Fata Morgana* (1971) est un poème élégiaque, un « trip cinématographique » composé d'images stupé-

fiantes de mirages dans le désert, d'extraits d'un texte sacré maya et de musiques sacrées (Haendel, Mozart) ou mélancoliques (Léonard Cohen). Le réalisateur s'intéresse aussi à des figures marginalisées par le cinéma : les nains, les sourds et aveugles, les aphasiques, les aborigènes...³

Recul et démesure

Reste que ses films sont souvent parcourus par une tension dialectique entre son goût pour la conquête, l'exploit, l'obsession, la déraison, la grandiloquence, et sa conscience de la vanité des ambitions humaines vouées à la destruction. *Conquête de l'inutile* est le titre explicite du journal de bord, publié en 2009, du tournage épique de *Fitzcarraldo* (1982) dans la jungle amazonienne. Cette « fascination critique » se manifeste dans l'humour qui émaille ses films et sa distance par rapport à ses personnages, comme dans son documentaire sur le *Grizzly Man* (2005) qui finit dévoré par les ours avec lequel il a tenté de vivre pendant treize ans en Alaska. Le projet de cet écologiste américain est, pour Herzog, significatif des « civilisations hautement technologisées, où le grand public a une vision sentimentale et anthropomorphique de la nature ».

Cinéma

Werner Herzog

Vie dangereuse, œuvre fascinante

Chacun de ses films est un projet audacieux, souvent dangereux, qui se révèle une expérience intense. Pour lui et pour le spectateur. Mettre sa vie en jeu est pour ce cinéaste un devoir. Des sommets de l'Himalaya aux profondeurs des abysses,⁴ ses tournages sont de véritables aventures où il pousse ses troupes jusqu'à la rupture.

Pendant les trois ans de tournage de *Fata Morgana* en Afrique, lui et ses quatre collaborateurs contractent la malaria et sont emprisonnés plusieurs fois. Dans *La Soufrière* (1977), il tourne sur un volcan dont on annonce l'éruption imminente. Avec *Fitzcarraldo* - l'histoire d'un caoutchoutier qui veut construire un opéra dans la jungle amazonienne et transporter un bateau de 32 tonnes par-dessus une montagne - on atteint le dantesque: trois ans de tournage aussi, plus fortes pluies du siècle, guerre aux frontières, attaque et incendie du camp construit pour 1100 personnes à 1500 km de tout village, crash des deux avions ravitailleurs, remplacement de l'acteur principal (tombé malade) par Kinski... « C'est de telles expériences que viennent mes capacités de cinéaste. »

Toujours en marche

Si le côté monumental de son œuvre est à rattacher peut-être à l'environnement de son enfance (la montagne bavaroise), sa démarche créative, en constant renouvellement, doit quelque chose à la pratique de la marche dans cet environnement où il aime revenir se ressourcer. « Marcher nous fait sortir de nos habi-

tudes modernes. Je fais mes films à pied. C'est en marchant que fonctionne le mieux mon univers imaginaire. »⁵

En 1960, à 18 ans, pour comprendre comment le Congo peut sombrer dans le chaos, il marche de l'Égypte au sud du Soudan, jusqu'à Juba, où il tombe gravement malade. En 1974, il chemine pendant un mois en plein hiver, sans un sou, pour rejoindre à Paris Lotte Eisner, une critique de cinéma qu'il admire et qui va mourir. Il entreprend cela comme un pèlerinage pouvant la sauver. Elle vécut encore huit ans après sa visite. En 1984, il marche 2500 km le long de la frontière allemande, en souvenir de ses désirs d'enfants à l'époque où le pays était divisé. « Il faut qu'il y ait une raison essentielle, sinon je ne marche pas. Je ne suis pas un joggeur, je n'ai rien d'un routard. »

Mais quel esprit guide Herzog ? Dans ses premiers films, notamment *Les nains aussi ont commencé petits* (1970) et *L'énigme de Kaspar Hauser* (1974), il fait régner une folie absurde et exprime une froide agressivité, en particulier à l'endroit du Logos et du Père, du Dieu chrétien. Son œuvre sent-elle le souffre ? L'homme faisait peur aux Amérindiens, bien plus que Kinski avec qui il a revisité *Nosferatu le vampire*; et son Kaspar Hauser rêve du Caucase, une région qui a donné un dictateur et des mages de sinistre réputation. Herzog est insaisissable, mais de son œuvre, je garde des images inédites, puissantes et belles. ■

Vision du Réel organise le 9 avril 2019 une Masterclass avec Werner Herzog, ainsi que des projections de certains de ses films, dont, en première suisse, *Meeting Gorbatchev* (co-réalisé avec André Singer). www.visionsdureel.ch

1 « Vivre dangereusement : je voudrais que ce fût là le mot d'ordre du fascisme italien », dit Mussolini dans un discours en 1924, citant Nietzsche.

2 En 2008, dans un entretien au Museum of the Moving Image de New York.

3 Respectivement : *Les nains aussi ont commencé petits*, 1970, *Au pays du silence et de l'obscurité*, 1971, *L'énigme de Kaspar Hauser*, 1974, *Le pays où rêvent les fourmis vertes*, 1984.

4 *Gasherbrum, la montagne lumineuse*, 1984, et *Rencontres au bout du monde*, 2007.

5 *Autoportrait*, 1986.

IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

SPIRITUELLES

5^{ÈME} ÉDITION
8-12 MAI



20 FILMS
DÉBATS EN PRÉSENCE
DE NOMBREUX INVITÉS
ILESTUNEFOI.CH



EGLISE
CATHOLIQUE
ROMAINE
GENÈVE

FLORIMONT
Chaque jour les meilleures
chances pour demain

partenaire principal

**FONDATION
BARBOUR**

partenaires secondaires



DOMAINE DE BEAUPORT

**LOTÉRIE
ROMANDE**

**FONDATION
ALETHEJA**



ECHO
www.echo.ch

partenaire presse

Événement

Il est une foi, les spiritualités féminines

Entretien avec Briana Berg

Patrick Bittar, Paris
réalisateur de films

CULTURE

La place de la spiritualité des femmes dans la société, celle qui leur est accordée ou pas, tel est le thème de l'édition 2019 des *Rendez-vous cinéma de l'ECR* (Église catholique romaine de Genève). Dans la suite de notre dossier sur les femmes d'octobre 2018, *choisir* est cette année encore de la partie, pour une soirée de projection-débat autour de *Ida*, un film du polonais Pawel Pawlikowski, sorti en 2013.

Briana Berg s'est jointe dès le départ à l'aventure d'*Il est une foi*, en qualité de co-responsable de la programmation. Elle a travaillé à l'Espace Saint-Gervais, notamment pour les rencontres *L'Image et le Sacré*, pour le festival *BlackMovie* et pour *L'émilie*, un magazine féministe pour lequel elle a organisé un festival de films.

À l'origine de cette programmation très féminisée, on trouve Briana Berg, qui lie ainsi ses intérêts pour la spiritualité et la cause des femmes, avec une mise en avant de leurs productions artistiques. Mais quelle est la pertinence de ce thème du point de vue spirituel ? Les femmes réalisatrices ont-elles vraiment une approche spécifique sur la question ?

Briana Berg : « Beaucoup de femmes décrivent les difficultés rencontrées dans le milieu du cinéma parce qu'elles sont des femmes. Chaque année, quand je travaillais sur la programmation d'*Il est une foi*, je me disais : « On n'a

quasiment pas de films faits par des femmes » ou « Les protagonistes principaux sont des hommes ». Mon impulsion première était donc de renforcer la présence de films réalisés par des femmes dans notre programmation ; puis nous sommes allés plus loin en centrant la thématique sur la spiritualité féminine. Notre axe n'est pas de la comparer à la spiritualité masculine, mais de montrer diverses manières féminines d'exprimer la spiritualité, dans des époques, des contextes et des pays différents. Ce qui devrait ressortir, c'est la variété des expériences spirituelles et les obstacles rencontrés dans ces différents cheminements.

» On va montrer par exemple *Marie Madeleine*,¹ un film américain sorti l'année dernière, qui a certains défauts, notamment une vision un peu manichéenne, mais qui présente la place des femmes au temps de Jésus et dans sa vie. Le réalisateur montre un Jésus qui prône un regard différent sur les femmes, qui les appelle au prophétisme, à la mission, alors que la Bible semble proposer aux femmes un rôle de soumission avant tout. Or, selon les traductions, il y a d'autres manières d'interpréter la Bible. On s'est ainsi mis en lien avec les auteurs d'*Une Bible des femmes*,² un livre paru en 2018, qui est le fruit d'une vingtaine de théologiennes catholiques et protestantes. Les initiatrices du projet et éditrices principales, Elisabeth Parmentier et Lauriane Savoy, interviendront après la projection du film. »

Patrick Bittar : Et concernant les approches spirituelles de cultures différentes ?

« C'est une chose que j'aime particulièrement, de pouvoir élargir l'éventail à d'autres cultures, d'autres croyances : on a des films de Corée du Sud, du Japon, sur le Liban, de Pologne, d'Italie, de France, du Danemark ... et un très beau film du Bhoutan, *Dakini* (2016), réalisé par une femme. Sa projection sera suivie de l'intervention d'Agathe

Chevalier, responsable du Centre d'étude du bouddhisme tibétain de Genève. Les dakinis représentent des divinités féminines dans le bouddhisme ou des démons femelles dans l'hindouisme. Le personnage principal du film est une femme, dont on ne sait jamais si elle est un être humain, avec ses pouvoirs propres de femme (donner la vie, l'intuition...), ou un esprit, positif ou maléfique.

» Dans *La forêt de Mogari* (2007), de la japonaise Naomi Kawase, des éléments de la spiritualité shinto sont exprimés de manière plus indirecte. La forêt y occupe le rôle principal. Par son caractère sacré, elle permet à deux êtres de faire leur travail de deuil.

» J'aimerais encore citer *Daughters of the Dust* (1991), dont Christelle Ringuet, chargée de cours sur le Cinéma afro-américain à Paris VIII, viendra parler. Ce film n'est jamais sorti en France, et a été distribué aux États-Unis de manière confidentielle. Pourtant, selon moi, c'est vraiment le film phare de cette édition. Je l'ai même sous-titré. Il porte sur la spiritualité des Gullahs, un peuple d'Afrique de l'Ouest amené en esclavage sur des îles au large de la Caroline du Sud. Cet isolement a permis à leurs descendants de garder leurs croyances, leur langage... Julie Dash, la réalisatrice, est issue de ce peuple de manière lointaine. L'histoire est racontée par un enfant qui n'est pas encore né. C'est celle d'une famille matriarcale qui doit partir pour le continent américain. C'est un adieu à la terre des ancêtres et à ceux qui restent. Il y a beaucoup d'images de rituels chez eux : la spiritualité imprègne tout, chaque geste du quotidien. » ■

Il est une foi, du 8 au 12 mai 2019, aux Cinémas du Grütli, à Genève : 20 films, 11 débats
Voir le programme sur www.e-cr-ge.ch/ilestunefoi

1 Cf. les critiques de ce film par **Patrick Bittar**, in *choisir* n° 688, juillet-septembre 2018, pp. 64-65, et par **Julien Lambert sj**, *Un évangile féministe*, in www.choisir.ch, rubrique cinéma. (n.d.l.r.)

2 Voir des recensions de ce livre à la p. 74 de ce numéro et sur www.choisir.ch, rubrique Livres.

Ida, de Pawel Pawlikowski
une soirée cinéma parrainée
par choisir, dimanche 12 mai, à 20h50

BB: « On est en Pologne, dans les années 60. Une jeune novice va bientôt prononcer ses vœux. Orpheline, elle a toujours connu le couvent, et elle a une foi très belle et simple. Mais sa vocation religieuse est remise en question de manière inattendue. La vie la jette dans le monde et met des obstacles sur sa route, comme pour tester sa foi. Ida rencontre sa tante et apprend qu'elle est juive et qu'elle a survécu à la Seconde Guerre mondiale parce qu'elle était petite et « pas foncée », comme dit le paysan qui a eu pitié d'elle et l'a amenée au couvent. Ida n'a pas de rancune. Elle cherche à comprendre. Cela permet au spectateur d'accueillir cette histoire, malgré son horreur. »

Et il y a sa rencontre avec un jeune musicien...

« Oui, c'est beau, c'est le bon versant de sa découverte du monde polonais. En fait, Ida a cette chance de pouvoir tester le monde dans sa complexité avant de choisir. C'est un film réconciliateur, même si le réalisateur a dit qu'il serait en Pologne sur une liste noire de films à ne pas soutenir. C'est ce que veut montrer *Il est une foi* au travers sa programmation : que chaque être humain a des ressources et le choix de ses actes. »

La projection du film sera suivie d'une discussion avec Lucienne Bittar, rédactrice en chef de choisir, et Nathalie Sarthous-Lajus, rédactrice en chef adjointe d'Études. Modération, Patrick Bittar.



Libres propos

Sodome et Gomorrhe

Dominique Rey

papa, grand-papa et professeur de philosophie retraité

LIBRES PROPOS

La plupart des membres des communautés chrétiennes sont abasourdis et meurtris par les révélations qui leur éclatent à la figure bientôt quotidiennement: des prêtres et évêques abuseurs, d'autres complices par leur silence. Enfants agressés sexuellement, religieuses soumises à l'esclavage sexuel et à l'avortement clandestin. C'est Sodome et Gomorrhe.

Les enfants, femmes et hommes abusés sont les anges du Seigneur venus demander l'hospitalité à Lot à qui les membres de sa communauté demandent: « Où sont-ils ceux qui sont venus chez toi? Amène-les nous pour que nous en abusions » (Gn 19,5).

Ce que nous ne voulons pas voir

L'Apocalypse¹ qui nous attend peut être une chance, mais à deux conditions: que nous acceptions la révélation de ce qui était caché et que nous transformions notre relation au prochain. La dissimulation semble être devenue une forme de gouvernement dans notre Église. Pour éviter le scandale, tout est

fait pour occulter les comportements réduisant les plus faibles à l'esclavage. Porter atteinte à l'image du prêtre et à son pouvoir est un tabou. Or il s'agit d'une image et d'une forme de pouvoir antiévangéliques. Une religieuse parle du sentiment de culpabilité et du silence de ses consœurs abusées, enfermées dans une impasse existentielle: « J'ai donné ma vie à Dieu. Le prêtre est l'homme de Dieu. Si je me donne à lui, je me donne à Dieu. »² À l'origine du mal, il y a cette image: le prêtre homme de Dieu.

En 1972, les évêques suisses convoquent des synodes diocésains afin de concrétiser les orientations du concile Vatican II. Vient sur le tapis la question du cléricanisme, je me heurte alors à un ecclésiastique, recteur d'un Collège de Fribourg, qui voit entre le prêtre et le laïc une différence ontologique. Renoncer à affirmer l'être supérieur du prêtre par rapport au laïc aurait pour lui en outre un effet utilitariste néfaste: faire chuter le nombre de vocations.

Le thème de la participation, aussi bien dans la famille qu'au travail, en politique et dans la vie ecclésiale, s'impose dans les années 70. Le concile Vatican II affirme ainsi que les fidèles « incorporés au Christ par le baptême » et « constitués en peuple de Dieu » sont de droit « participants, à leur manière, de la fonction prophétique, sacerdotale et royale du Christ ».³

De la parole aux actes, nous en sommes restés à des années-lumière. Dans nombre de mouvements dits de nouvelle évangélisation ou charismatiques, un prêtre gourou s'est souvent révélé comme un directeur de conscience violentant la liberté d'autrui. C'est ce que j'ai vécu à Fribourg en essayant de lutter contre l'emprise des disciples de Don Balaguer (Opus Dei), de Don Giussani (Communion et Libération), du Père Marie-Dominique Philippe (les frères de St-Jean) qui fut mon professeur de phi-

« À ceci tous vous reconnaîtrez pour mes disciples: à cet amour que vous aurez les uns pour les autres. » (Jn 13,35)

losophie. Pour certains d'entre eux, la mainmise sur les consciences s'est tragiquement accompagnée de celle sur les corps.

Un amour du prochain conséquent

L'exercice du pouvoir est toujours lié au risque de corruption. L'ivresse du pouvoir l'emporte sur la raison. C'est ce qu'avait déjà vu Kant dans sa *Faculté de juger*. De là à se prendre pour Dieu? Ceux qui sont investis d'un pouvoir dans l'Église ne sont pas à l'abri d'une telle dérive. Déjà l'emploi des mots n'est pas innocent. Le *magister*, ce n'est pas celui qui condamne mais celui dont la relation à autrui concourt à ce qu'il développe ses potentialités, pour apporter à la communauté des hommes le meilleur (*magis*) de lui-même.

Le Souverain Pontife devrait être un faiseur de ponts, le remplaçant (vicaire) de Pierre, premier témoin de la Bonne Nouvelle, et non celui qui apparaît en grande pompe et devant lequel on doit se prosterner. Une communauté chrétienne vivante est composée de femmes et d'hommes debout. L'injonction «Aimez-vous les uns les autres» n'a rien à voir par exemple avec l'amour d'amitié prôné par mon professeur de philosophie. Cela est allé malheureusement jusqu'à des «déviations dans sa vie affective et spirituelle», comme a fini par le reconnaître le Dicastère romain pour les religieux. Aimer, c'est ressentir au plus profond de son être l'apparition du visage d'autrui.

Dans les cas d'abus, d'esclavage sexuel, de renvois de religieuses enceintes forcées à subir un avortement, les abuseurs et les représentants des autorités religieuses ont souvent demandé pardon, mais sans rendre justice et surtout en gardant le silence pour préserver de l'opprobre les prêtres et l'institution. Pire encore, des femmes violées ont reçu l'absolution d'un violeur agissant *in persona Christi*. Cette confusion entre le

confesseur et le Christ est encore entretenue aujourd'hui puisqu'on a récusé les cérémonies pénitentielles avec absolution collective.

Derrière ces pratiques, il y a à l'évidence une absence de compassion. Comment vivre avec le double langage: celui d'un pape condamnant l'avortement juste après la fécondation en le comparant à l'acte de louer un tueur à gages pour résoudre un problème, et celui de responsables de congrégations religieuses ordonnant à celles qui ont été violées par un prêtre de se rendre chez des médecins catholiques complaisants en vue d'interrompre une grossesse pouvant aller jusqu'à 32 semaines? C'est oublier que l'existence d'une personne ne dépend pas seulement de la rencontre de deux gamètes et que l'on doit envisager, avec Thomas d'Aquin, la possibilité d'une animation médiate, qui présuppose aussi l'appel à la vie de deux parents responsables.

Le philosophe Lévinas se méfie du mot amour «souvent galvaudé». Il lui préfère l'expression «l'être-pour-l'autre» ou «la responsabilité pour autrui», ce qui suppose une «déposition de la souveraineté par le moi». ⁴ Cela me semble valoir aussi pour les prêtres. Cette nudité du visage renvoie à l'Évangile de Matthieu et l'annonce du jugement dernier. Venez les bénis de mon père pour recevoir en héritage le Royaume. «Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir.» La survie des communautés chrétiennes dépend de la mise en œuvre de ce plan divin. ■

1 L'atmosphère de fin d'un temps nous obligeant à ne pas (*apo*) cacher (*kaluptein*) ce qui n'est pas beau à voir.

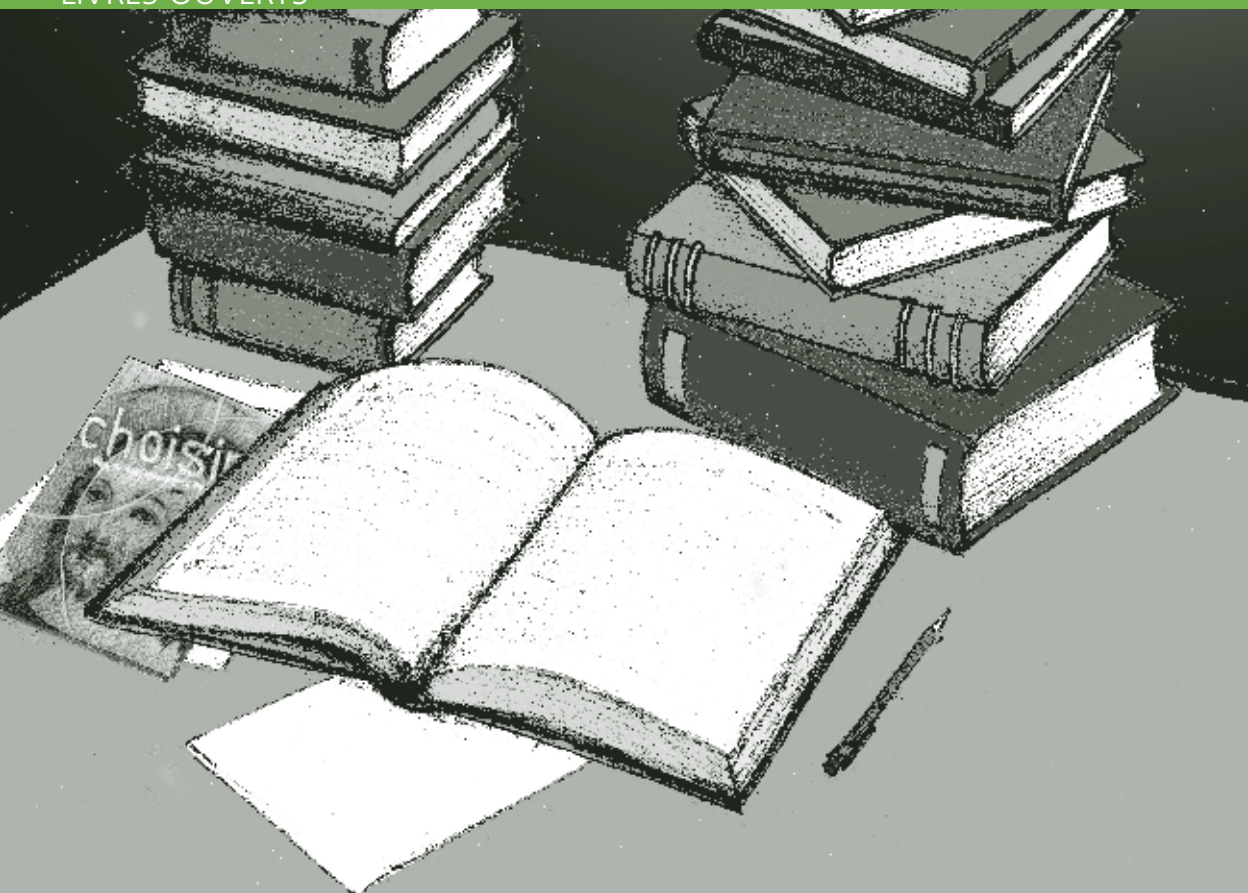
2 Sœur Maguy Joye interrogée par **Maurice Page de cath.ch**, in *Abus sexuels sur des religieuses: comment de telles choses ont-elles pu se passer?* 1^{er} mars 2019.

3 **Paul VI**, *Lumen gentium*, n° 31, Rome 1964.

4 **Emmanuel Lévinas**, *Éthique et Infini*, Paris, Fayard, 1982, pp. 50-51.



LIVRES OUVERTS



Livres ouverts

nise, la vie des apprentis en orfèvrerie ottomans à Padoue, les banquiers de Paris, les pêcheurs à Dieppe ou encore les musiciens de rue à Avignon. Les chercheurs se sont penchés sur la mobilité géographique et sociale ainsi que sur les stratégies de survie des artisans. Ils restituent ainsi un contexte, une ambiance, parfois des bribes de destins individuels retracés grâce à des archives familiales ou de tribunaux.

Les auteurs ayant pu échanger lors de deux rencontres en 2015 et 2016, le tout est cohérent tant dans la démarche que l'écriture. Un index commun des lieux et des métiers renforce cette unité. Reste au lecteur à se familiariser avec un vocabulaire et des coutumes plus guère en usage en ce début de XXI^e siècle.

Jean-Claude Huot

HISTOIRE

**Andrea Caracausi, Nicoletta Rolla,
Marco Schnyder (dir.)**
*Travail et mobilité en Europe
XVI^e-XIX^e siècles*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion 2018, 270 p.



Rédigé par des historiens, ce livre comprend huit monographies présentant chaque fois un contexte social et géographique différent. On y découvre les métiers de la construction à Turin et de la laine entre Andalousie et Vénétie, les migrations des travailleurs des vallées alpines jusqu'en Allemagne ou à Ve-

SOCIÉTÉ

Nicolas Bouzou, Julia de Funès
La comédie (in)humaine

*Pourquoi les entreprises font fuir
les meilleurs*

Paris, Éd. de l'Observatoire 2018, 176 p.



« On travaille rarement pour réaliser un projet collectif, souvent pour gagner sa vie, souvent sans savoir trop pourquoi. C'est devenu une obligation sociale », constatent Nicolas Bouzou et Julia de Funès dans leur dernier ouvrage com-

Livres ouverts

mun, *La comédie (in)humaine*. Un brin corrosif, ce livre épingle le monde du travail et la complémentarité des deux auteurs n'y est pas étrangère. Lui est économiste, et il pose le cadre en convoquant d'autres travaux de recherche en la matière pour évoquer la situation en entreprise. Quant à Julia de Funès, elle n'est pas uniquement la petite fille de ... mais aussi philosophe et conférencière en entreprise. En faisant appel aux grands penseurs, elle examine ce qui reste encore du sens dans le monde du travail.

Les deux auteurs dressent un portrait de salariés au bord de la crise de nerf, oscillant entre épuisement (*burn-out*) et ennui profond (*bore-out*). Des salariés privés d'autonomie, déresponsabilisés par un surplus de procédures trop rigides, contrôlés en permanence par des outils de géolocalisation sous couvert de modernité, baladés de réunions inutiles en séminaires infantilisants.

Du côté des *managers* le constat n'est pas plus engageant. Trop tatillons ou trop lâches, ces derniers s'accrochent à de vieux modèles d'organisation et plaquent sur cette triste réalité un discours prometteur où le bonheur au travail se fait à marche forcée. « Le baby-foot, les plantes vertes et la méditation express du midi se substituent au projet, au travail et au sens », écrivent les auteurs. À défaut de réformer, les entreprises donnent l'illusion d'innover en multipliant séminaires de créativité obligatoires et formations ludiques mais vides de sens, et surtout en invoquant

l'injonction suprême à être heureux. Le bonheur : une tâche supplémentaire ajoutée au cahier des charges des salariés sans pour autant leur donner les moyens d'y parvenir.

Myriam Bettens

Hartmut Rosa *Résonance*

*Une sociologie de la relation
au monde*

Paris, La Découverte 2018, 536 p.



Résonance fait partie de ces livres rares qui font date parce qu'ils mettent en lumière une réalité méconnue qui permet d'expliquer toutes sortes de phénomènes apparemment sans liens entre eux. L'auteur jette une lumière nouvelle sur des expériences personnelles parfois déroutantes. Sa thèse : ce qui fait problème aujourd'hui, ce n'est pas le manque de ressources, mais le type de relation que nous entretenons avec le monde.

Plus précisément, le monde, soit « l'ensemble des personnes, des espaces, des tâches, des idées, des choses et des outils » auxquels nous avons affaire, nous « parle » de moins en moins. Entre lui et nous se produisent de plus en plus rarement ces phénomènes de résonance qui nous enchantent, et s'installe souvent un silence de glace. De nombreuses pathologies, comme l'asthme, les troubles alimentaires ou les burn-out, ne témoi-

gnent-elle pas d'un dérèglement du rapport à l'environnement physique ou social ?

Heureusement, des fragments de monde « chantent » encore. L'art ou la nature nous touche. C'en est assez pour que Rosa, qui s'inscrit pourtant dans le sillage de la théorie critique (École de Francfort), joigne à ses analyses un « credo optimiste ». « Un autre type d'être-dans-le-monde est possible », affirme-t-il, en se réjouissant, par exemple, de la persistance de la religion qui « fluidifie » la relation au monde. Mais peut-on le suivre jusque-là, quand on a découvert, avec lui, à quel point la modernité était une « catastrophe de la résonance » ?

Yvan Mudry

Lire l'article d'Yvan Mudry sur les phénomènes de résonance, rédigé à partir de cet ouvrage, sur www.choisir.ch/philosophie.

Dominique Grouille

Vaincre la mort ou l'appivoiser ?

Préface du docteur Arme de la Tour

Les Plans-sur-Bex, Balland 2018,

198 p.



Les soins palliatifs, nous dit la préfacière, présidente de la Société française d'accompagnement et de soins palliatifs, sont mal connus du public. Ils reposent sur le principe d'un double

refus : acharnement thérapeutique et euthanasie.

Ce livre est écrit par un médecin en soins palliatifs qui partage son expérience avec humilité et humanité, et nous l'en remercions. Tout commence avec des souvenirs d'enfance, la mort du père alors qu'il avait 9 ans et son frère 4. Les années qui suivent sont floues, mais il a déjà compris que la mort est définitive. Un déclic se produit à l'âge de 15 ans : il veut porter assistance, soigner, soulager, être médecin.

Il sera anesthésiste-réanimateur et il raconte ce que furent ses premières expériences. Il le fait très bien et nous le suivons avec grand intérêt. Que d'interrogations l'habitent ! La mort des autres ne nous met-elle pas face à la nôtre ? Il essaye de se protéger de tous les traumatismes qu'il subit. Après 30 ans d'activité, il éprouve le besoin de faire un bilan : sa profession a changé, ses journées sont stressantes, répétitives, elles deviennent presque cauchemardesques. En 2005, il constate son épuisement professionnel et c'est alors qu'on lui propose un poste en soins palliatifs. Il accepte et passe l'année suivante à se former. Une autre vie commence pour lui.

C'est la deuxième partie du livre. Dans ce nouveau service, confronté à des maladies étudiées de façon théorique pendant ses études, il prend conscience de la complexité de la tâche. Les exemples qu'il présente nous touchent beaucoup. Son rôle n'est pas de juger, mais de rechercher la meilleure solution pour les malades. Ses relations avec eux dépassent le cadre du travail, il s'y attache. Les soins palliatifs ne sont pas focalisés sur la mort mais sur la vie ... jusqu'au dernier souffle. Mais il va lui falloir aborder le grand problème de l'euthanasie et du suicide assisté. Je vous laisse lire ses craintes et ses conclusions.

Marie-Luce Dayer

Livres ouverts

BIBLE

**Sous la direction de
Élisabeth Parmentier, Pierrette
Davian, Lauriane Savoy**

Une bible des femmes

Genève, Labor et Fides 2018, 288 p.



Une vingtaine de femmes théologien-nes (ou du moins persuadées que la foi appelle l'intelligence), catholiques ou protestantes, venues de divers pays francophones, analysent quelques mor-ceaux bien choisis tirés de la Bible où sont mises en scène des femmes. Il ne s'agit pas d'une exégèse révolution-naire baignant dans l'idéologie fémi-niste, mais d'une analyse lucide à la lu-mière de l'expérience contemporaine de chacune.

L'originalité de l'opération, inspirée d'un précédent américain de 1898, n'est évidemment pas la sélection uni-quement féminine de leurs auteures, pas même des interprétations inédites dont l'originalité cacherait la faiblesse; je la vois plutôt dans l'expérience spiri-

tuelle qui transparait çà et là sous l'her-méneutique biblique.

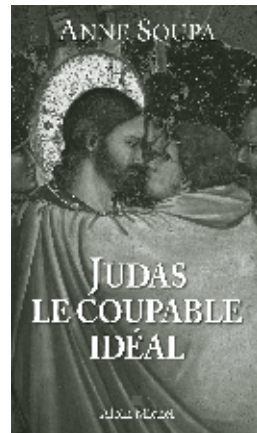
De ce point de vue, est exemplaire la contribution de Pierrette Davian et Diane Marleau sur la base du livre de la Sagesse. Bien entendu, les conventions du langage inclusif s'imposent ici. Le lecteur rencontre ainsi la *cisnormativité*, qui désigne les normes sociales liant le genre et le sexe biologique; il ne sera pas non plus étonné de l'épicène, cette pratique typographique permettant d'associer dans l'écrit les deux genres. Ainsi chacun-e est satisfait-e, moi aussi.

Étienne Perrot sj

Anne Soupa

Judas, le coupable idéal

Paris, Albin Michel 2018



Le style narratif du livre le rend très ac-cessible et facile à lire. Le ton est vivant, souvent humoristique, parfois empha-tique. Nombreuses sont les interpellations, les prières même, qui s'adressent tantôt au lecteur, tantôt à Judas lui-même, apôtre mal aimé dont il s'agirait de revoir en appel un prétendu procès. Car c'est là, en effet, le but avoué de l'auteure, rédactrice, journaliste et écri-vaine, et qu'elle formule très clairement à la fin du dernier chapitre *Rendre jus-tice à Judas*. Ce qui ne manque pas de soulever l'épineuse question du statut des textes bibliques et de leur interpré-

tation. Cette question est d'ailleurs présente dès le début de l'ouvrage: « Le socle de toute histoire », affirme Anne Soupa dans son introduction, est « qu'il lui faut son méchant »...

Ce livre inclassable, qui fait honneur au genre de la vulgarisation biblique, n'ouvre-t-il pas, bien involontairement sans doute, un autre faux-procès: celui des évangélistes, accusés par l'auteure d'avoir « chargé Judas » pour d'obscures et prétendues universelles raisons psychologiques? À vous d'en juger...

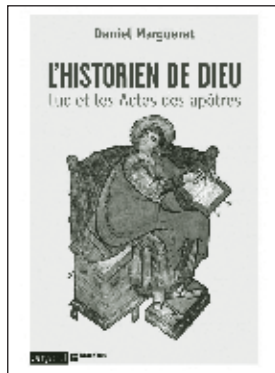
Élisabeth Schenker

Daniel Marguerat

L'historien de Dieu

Luc et les Actes des apôtres

Genève/Montrouge, Labor et Fides/
Bayard 2018, 444 p.



Luc historien? conteur? Luc écrivain du seul récit des débuts de l'Église à part quelques lettres de Paul? Luc visionnaire? théologien? inventeur du christianisme? constructeur de la mémoire historique chrétienne? Peut-être bien tout cela à la fois. En tout cas, c'est un homme qui veut raconter Dieu dans le monde de son temps et pour le monde de son temps; un homme qui veut montrer Dieu « dans l'épaisseur de l'histoire humaine ».

Pour le théologien Daniel Marguerat, à la recherche de longue date de l'identité de Luc, celui-ci est un historien ...

qui fait une lecture théologique de l'histoire! Ainsi cet ouvrage est un complément du commentaire des Actes des apôtres que l'auteur a publié il y a quelques années. De plus, il reprend, organise et actualise des articles et des ouvrages sur Luc qu'il a publiés de 2002 à aujourd'hui. Daniel Marguerat signe ici une somme incontournable sur celui qu'il appelle *l'historien de Dieu*.

Anne Deshusses-Raemy

Francine Carrillo

Jonas

Comme un feu dévorant

Genève, Labor et Fides 2017, 122 p.



Pourquoi Jonas/Yonah? Ce livre, dont la rédaction date du III^e siècle av. J.-C., est « un récit qui questionne l'idéologie de ceux qui s'enferment dans l'autosuffisance des élus ». Dans un ordre des choses brisé, dans les paradoxes, Yonah, « le bougon récalcitrant », en procès avec son Dieu, est un « prophète à l'envers ». Le rapprochement Ninive/Mosoul, à peine sortie des griffes des djihadistes, rétrécit l'histoire!

Le récit poétique de Francine Carrillo est à déguster à petites doses, pour savourer ce que le visible révèle de l'invisible. Puis on peut suivre pas à pas le commentaire du livre de Yonah, commentaire attaché au texte hébraïque qui révèle un « souffle propre à dynamiser la vie ». L'appel de Yonah est un feu

Livres ouverts

dévorant, « lancinant, comme un élan à dévorer nos peurs, à défaire notre stupeur, quand la violence de l'actualité nous laisse sidérés ».

Ce livre, à garder à portée de main, nous accompagne de jour en jour dans une méditation subtile vers le meilleur de nous-mêmes, bercés que nous sommes par son écriture qui résonne en un son cristallin appelant à l'essentiel.

Marie-Thérèse Bouchardy

RELIGIONS

**Jacques Mourad, avec
Amaury Guillem
*Un moine en otage***

*Le combat pour la paix d'un prisonnier
des djihadistes*

Paray-le-Monial, Emmanuel 2018, 224 p.



Jacques Mourad, prêtre et moine syrien, a été enlevé et détenu pendant 85 jours en 2015 par le groupe État islamique. Originaire d'Alep, d'une famille survi-

vante du génocide ottoman de 1915, Jacques Mourad a rejoint la communauté de Mar Musa près de Nebek, au nord de Damas, fondée au début des années 90 par le Père Paolo Dall'Oglio sj, lui-même arrêté et disparu à Raqqa le 28 juillet 2013.

Le Père Jacques avait repris, sur demande de l'évêque syrien catholique de Homs, la charge de desservant d'un ancien lieu de pèlerinage, Mar Elian, situé tout près de la ville de Qaryatayn, sur la route de Palmyre. Ayant établi d'excellents contacts avec les chrétiens orthodoxes de la ville et avec la population musulmane majoritaire, il avait redonné de l'importance sociale et religieuse au monastère de Mar Elian. Homme affable, plutôt timide, j'ai eu la chance de le connaître là-bas.

Jacques Mourad raconte ici ses origines familiales, les études qu'il a poursuivies à Alep et au Liban et ses premières années de prêtre. Puis il aborde la transformation et la radicalisation des esprits dont il fut témoin, après 2012, chez plusieurs jeunes de la ville sous l'influence des idées islamistes. Il décrit la peur qu'elle engendrait chez les notables, y compris chez le mufti, alors même que jusque-là les communautés vivaient ou semblaient vivre en bon voisinage (le Père Jacques et son collègue le prêtre orthodoxe Ephrem ont d'ailleurs été des artisans de cette coexistence). Il avait été très affecté par l'assassinat d'un médecin de Qaryatayn, chef du bureau régional du Parti Baas, « un homme bon qui avait soigné beaucoup de malades dans le besoin ».

Un jour de 2015, des jeunes, dont il connaissait les parents, apparurent au monastère pour lui intimer l'ordre de cesser les activités musicales auprès des jeunes. « Jouer d'un instrument était, selon eux, interdit dans le Coran. » Quelque temps après eut lieu l'enlèvement du Père Jacques et d'un jeune compagnon qui séjournait au monas-

tère. Suivirent des semaines atroces de détention, ponctuées parfois de durs sévices et d'interminables injonctions à se convertir à l'Islam. Tout cela dans des caches de l'État islamique entre Qaryatayn et Palmyre, suivi d'une détention à Raqqa, la « capitale » de l'État islamique, là même où Paolo Dall'Oglio disparut en 2013.

Vint un jour la libération et la fuite vers Homs, après une rocambolesque et tragique rencontre de Jacques avec plus de deux cents paroissiens, eux-mêmes pris en otage. Le responsable islamiste déclara qu'il les libérerait parce qu'ils n'avaient pas porté les armes contre les musulmans. La non-violence de Jacques et du groupe de ses paroissiens leur avaient donc valu la libération par l'État islamique ainsi que, peut-être, leur implication dans la reconstruction des maisons.

Le récit aborde le rapport concret des chrétiens avec des musulmans devenus fous, alors que Jacques avait voué sa vie à la rencontre pacifique de l'Islam. Issu du milieu chrétien d'Alep, le moine souligne comment il lui a fallu faire progressivement une conversion pour découvrir chez les musulmans des frères. Il était en effet plutôt réservé face aux approches novatrices et audacieuses de son compagnon Paolo Dall'Oglio. Son témoignage en faveur de la poursuite du dialogue avec les musulmans n'en a que plus de force.

Jacques Mourad vit actuellement à Sulaymanya, au Kurdistan irakien, avec un autre moine de Mar Musa, Jens, d'origine suisse, œuvrant au service des réfugiés.

Joseph Hug sj

ENQUÊTE

Frédéric Martel *Sodoma*

Enquête au cœur du Vatican
Paris, Robert Laffont 2019, 632 p.



L'auteur, qui déclare clairement être homosexuel, a mené durant quatre ans une enquête sur les tendances et la pratique de l'homosexualité dans les milieux du Vatican. En résulte un gros volume de plus de 600 pages, publié simultanément dans vingt pays, comme s'il s'agissait d'un coup monté. Quels intérêts se cachent derrière l'ampleur de cette orchestration ? Il est légitime de se poser la question.

Pour mener à bien son enquête, l'auteur a interrogé pas moins de quarante-et-un cardinaux, des évêques, des prêtres, des employés du Vatican. Les résultats de ses entretiens sont regroupés en quatre parties, chacune correspondant à un pontificat : François, Paul VI, Jean-Paul II, Benoît XVI.

D'entrée de jeu l'auteur s'empresse de déclarer son intention : peu lui importe l'orientation sexuelle individuelle des personnages qu'il rencontre, il s'intéresse surtout aux réseaux, éventuellement aux lobbys homosexuels. À la fin de son ouvrage, dans une sorte de confiance dans un style subtilement pathétique, il proteste longuement de sa bonne intention. Malgré tout, s'il révèle une série de cas avérés, suffisamment documentés, qui ne représentent

Livres ouverts

guère plus que le quart de son livre, il multiplie les insinuations, les hypothèses, les ragots d'alcôves et les propos de quelques personnes manifestement aigries, qui donnent l'impression de régler leurs comptes. Il n'est pas étonnant qu'un recenseur ait pu qualifier son livre de *Vaticancan* !

Littéralement obsédé à débusquer des tendances et des pratiques homosexuelles parmi le personnel du Vatican, l'auteur semble être affligé d'ocillères qui restreignent son champ de vue et le faussent. Toute l'administration de l'Église catholique est vue à travers le prisme de l'homosexualité, pratiquée ou refoulée, des cardinaux, des nonces, des évêques, des secrétaires, des gardes suisses, en un mot de toutes les personnes qui, de près ou de loin, sont liées à la Curie romaine, jusqu'au sommet de sa hiérarchie. Tant et si bien que pour lui, l'homosexualité relève plus de la norme que de l'exception au sein de la Curie : plus un prélat s'élève dans la hiérarchie, plus la probabilité de son homosexualité - souvent pratiquée - est importante. Au point que c'est la lutte entre les divers milieux homos qui expliquerait toutes les affaires concernant le Saint-Siège : les dérapages de la banque du Vatican, le scandale du Vatileaks, les silences sur les cas de pédophilie, et bien d'autres intrigues de cour.

Cette obsession entraîne l'auteur dans des développements aussi grotesques que mesquins, dignes d'une presse de bas-étage, lorsqu'il commente la garde-

robe d'un cardinal (Burke) ou celle du pape Benoît XVI, ou qu'il analyse la richesse baroque des ornements liturgiques.

Si le pape François s'en tire bien, Paul VI est suspecté durant de nombreuses pages, Jean-Paul II est coupable de laisser-aller et Benoît XVI se trouve franchement honni et condamné. Quant aux secrétaires personnels des papes, ils sont perçus comme des intrigants qui tirent les ficelles de la politique papale ; ils pourraient même être les mignons de leurs maîtres.

Lorsqu'il cite le *Catéchisme* ou se réfère à l'exégèse biblique, à certains dogmes, à des explications théologiques, l'auteur découvre son ignorance de la Doctrine catholique et de son enseignement. Le *Catéchisme* est homophobe, réactionnaire et moyenâgeux. L'articulation entre le péché et la grâce et la notion de rédemption sont ignorées. Les idéaux et le combat de ceux qui luttent pour ne pas céder à leurs tendances homosexuelles sont simplement taxés de militantisme homophobe pour donner le change.

Au-delà de son manifeste parti-pris et de son manque d'objectivité, ce livre peut tout de même rendre un service. Il attire l'attention sur une plaie de l'Église catholique, le comportement indigne de certains prélats, dénoncé par le pape François dans son fameux discours sur les maladies de la Curie ; il appelle à prendre plus au sérieux l'examen des candidats au sacerdoce et à débusquer ce que cache la raideur intégriste, ces plaies autrefois dénoncées, mais en vain, par Drewermann.

Pierre Emonet sj

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

Melancholia (extrait)

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrît ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.

(...)

Ô servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
Ô Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Victor Hugo